

« La classe ouvrière ira au paradis »¹

Alain Boggero

Propos recueillis par Nicole MAGGI-GERMAIN²



Alain BOGGERO

Photo prise dans la cour de l'atelier du peintre, 118 rue Dragon, à Marseille (14 août 2021)

Question : Pouvez-vous vous présenter ?

Je suis né le 6 août 1950, à la Seyne-sur-Mer. Alors, ça démarre mal... ça démarre mal parce que je nais cinq ans, jour pour jour, après la bombe de Hiroshima...

Question : Que faisaient vos parents ?

Alors ma mère est de Turin et mon père de Milan. Mon père a été manoeuvre toute sa vie. C'était un gratteur de rouille³. Il travaillait chez un sous-traitant. C'était le seul blanc. Les ouvriers grattaient la rouille des bateaux qui étaient mis sur des cales et après, ils repeignaient. Ils en prenaient plein la gueule. Ma mère faisait des ménages. Mes grands-parents étaient italiens, antifascistes, anarchistes... communistes, un peu... À l'époque, certains allaient à l'église. Avec le recul, je ne trouve pas ça tellement insensé... si le Christ était là, il ferait partie des gens qui accueillent les migrants. Le Christ a été le premier communiste. À droite, ils se réclament du christianisme et pourtant, ils ne veulent pas des migrants... J'étais dans une église à Marseille et une dame, fort sympathique, me parlait ; elle m'a sorti le vieux slogan : « *On ne peut pas accueillir toute la misère du monde* ». Mais le Christ n'a jamais parlé de faire le distinguo entre tel pauvre et tel pauvre... Moi maintenant, j'ai tendance à dire que je suis un communiste chrétien – sans croire en Dieu – mais les idées se ressemblent.

Question : Pourquoi vos parents quittent-ils l'Italie du Nord pour le sud de la France ?

Pour trouver du boulot... et parce que c'était le plus près de la frontière. Ils s'arrêtaient là où ils trouvaient du boulot. Mon père a joué l'anarchiste toute sa vie... Mais bon, on n'a pas d'enfants quand c'est comme ça... Il était content chaque fois qu'il était licencié. C'était une médaille. Mais nous, on n'avait rien à grailer. Et finalement, en peignant, j'ai fait la même chose que lui, c'est-à-dire

¹ Titre inspiré du film d'Elio Petri, « La classe ouvrière va au paradis ».

² Entretiens réalisés les 14 et 27 août 2021 dans la cour de l'atelier du peintre, 118 rue Dragon, dans le sixième arrondissement de Marseille et les 10, 11 et 12 janvier 2022 dans la salle d'un hôtel du vieux port de Marseille, soit plus de dix heures d'entretiens filmés.

³ Des caréneurs.

que je n'ai plus été exploité... j'ai trouvé une excuse... enfin, une excuse... je peignais. Mais... un jour il faudra que l'on me dise : « *Vous avez bien fait de tout arrêter...* ».

Question : Quelle place a tenu votre père dans votre décision de peindre ?

Il m'a laissé quelque chose d'indélébile. Je suis toujours en souffrance, comme lui. Je trouve ça regrettable parce que ça m'a empêché de vivre, mais pas de peindre. J'étais un bon élève et j'ai tout abandonné pour entrer à l'usine. Tout ça, pour être proche de lui... et de ma mère. On appelle ça la solidarité de classe. Il fallait que je reste proche d'eux.

Question : Il n'aurait pas aimé que vous peigniez ?

Non, non, tout ça, il s'en foutait complètement... on n'a jamais parlé de ça... c'est pas un père qui parlait. Mon père faisait des rapports pour le syndicat, des comptes rendus pour les ouvriers auprès desquels il travaillait. Je le voyais écrire des fois au bord de la table. Ma mère, elle savait à peine lire, encore moins écrire. C'est pas des gens qui s'occupaient de moi. Les devoirs de maison, je les faisais tout seul. Mais ça marchait...

Question : Vos parents parlaient français ?

Dès que les Italiens arrivaient, tout de suite ils acceptaient de quitter leur langue. Je n'ai jamais entendu parler italien chez moi. Jamais. On ne parle plus italien, ça y est, c'est fini.

Question : Et vous retourniez en Italie ?

Quand j'étais plus jeune, avec ma grand-mère, j'allais dans le Piémont, à Cugno, près de Turin. On allait avec les cousins, je parlais italien et piémontais, surtout. J'ai passé des bons moments.

Question : Combien étiez-vous d'enfants ?

On n'était pas nombreux. J'ai une sœur. Y avait plus miséreux que nous. En principe, les Italiens, ils faisaient beaucoup d'enfants. D'ailleurs, c'est pour ça qu'ils appelaient le premier « Primo », le second, « Secondo », puis « Terzo »... Y en a un, aux Chantiers, il s'appelait « Quarto ». On savait que c'était le quatrième.

Question : Vous me disiez, tout à l'heure, que votre enfance avait été un peu douloureuse. Pourquoi ?

Elle était douloureuse, pas pour ça, justement... pas par le manque d'argent. Parce que bon... moi petit – pas comme maintenant – je n'étais pas quelqu'un qui avait beaucoup d'appétit. Quand je n'avais pas à manger, ça ne me gênait pas trop... ou très peu. Mais j'ai eu des problèmes de santé ; j'étais rachitique... assez grave. Alors ma mère s'est occupée de moi... j'avais des déformations de partout. J'étais tellement maigre que mon squelette bougeait... j'avais le bassin tordu... je pesais vingt-huit kilos à quatorze ans. Et je me souviens qu'à l'école, pour étudier le squelette, on me faisait venir au tableau... on montrait mes côtes... J'ai fait un complexe énorme. À tel point que chaque fois qu'arrivait le printemps, je savais qu'il fallait mettre les shorts et c'était une hantise parce qu'on allait voir mes genoux... parce que moi, mon genou, on voyait les rotules, on voyait tout. J'avais pratiquement que la peau sur les os. J'en ai souffert toute mon enfance. Après, j'ai eu de la chance dans mon malheur parce qu'à dix-huit/vingt ans, à la fin des années soixante, est arrivée la mode des minets... Il fallait être maigre... Ma sœur m'avait fait un gilet ; il y avait une trentaine de boutons... Il fallait être très serré... Ça, ça plaisait aux filles. J'ai eu des flirts grâce à ça. Si la mode avait été celle des camionneurs, j'aurais encore été marron. J'aurais traîné ma maigreur.

Question : Est-ce que l'on peut revenir sur votre enfance et l'école ?

Alors, je suis allé jusqu'au bac. J'étais un très bon élève. Comme j'étais maigre, je ne sortais pas pour jouer au foot... je passais mon temps dans les livres. J'aimais ça. Mais il y a un truc que l'on reconnaît aujourd'hui – y'en a qui vont le voir à ma façon de parler – je suis hyperémotif, incapable de passer un examen... Le jour de l'examen, moi, je ne savais même pas mon nom... Je n'ai rien pu faire... J'étais littéraire mais je n'ai jamais eu mon bac.

Question : Quelles études auriez-vous aimé faire ?

Moi, comme je parle et comme je vais défendre les pauvres, avocat, ça m'aurait plu...

Question : Comment arrivez-vous aux Chantiers ?

Beaucoup d'étudiants ont tout arrêté en 68 – parce que j'ai connu 68 – pour entrer à l'usine pour former les ouvriers à la Révolution. On appelait ça les établis, je crois. Alors moi, quelque part, y avait un peu de ça... Mais surtout l'idée d'une solidarité de classe. Je voulais être proche des miens. Ma mère avait trouvé une place de femme de ménage, mon père était manoeuvre et moi, je ne voulais pas me couper de leur milieu. Il fallait que je les respecte et que je sois ouvrier aussi... Et en même temps, quand je suis rentré aux Chantiers, j'ai dit comme les autres : « *On va former les ouvriers à faire la Révolution, à se libérer du capitalisme* ». J'y ai cru. C'était exaltant, enthousiasmant. « *On va transformer le monde...* ». Ça a été un échec total... Je n'ai jamais réussi à convaincre qui que ce soit. Treize ans après, une partie a été licenciée et j'ai fait une dépression. Pas pour le licenciement... c'est que tout s'effondrait... la Révolution... former les ouvriers à la Révolution... c'était tout. Mais j'ai laissé des traces... Il y a encore des ouvriers qui me téléphonent, qui disent : « *Lui, c'était quelqu'un, il voulait nous sortir de la merde* ». Mais ils n'ont pas suivi...

Question : Comment rencontrez-vous ces « établis » ?

Alors moi, je ne les ai pas trop rencontrés parce que tous les gars que j'ai croisés à la Seyne, ils se sont tous trouvés des postes haut placés : directeur de ci, directeur de banque, directeur de ça... Ils voulaient faire la Révolution, ils se sont tous casés !

Question : Qu'est-ce que vous découvrez en arrivant aux Chantiers ?

Un monde hors normes... À moi, ils me font peur...

Question : Qui ça, « ils » ?

Les ouvriers, les ouvriers. Les deux, trois premiers mois, je voulais repartir parce que ce n'est pas des gens... je n'ai rien à voir avec ça... Ils m'ont fait un peu peur.

Question : Pourquoi ?

Parce que le côté rustre... le côté... Ils me faisaient peur. J'étais maigrichon, en plus j'étais, comme on dit, entre guillemets, un peu allé à l'école... eux, ils n'étaient pas allés à l'école, ils ne comprenaient pas grand-chose. Et puis j'ai compris qu'ils étaient très très loin de la Révolution. Quoiqu'on dise, ce n'était pas des révolutionnaires. Ils pensaient à faire des heures supp... Moi je suis rentré là en croyant que j'allais fomenter une révolution. C'est la première des déceptions. Ils étaient sympas, formidables, mais ce n'était pas des révolutionnaires. Il fallait donner la gestion aux ouvriers eux-mêmes. Je me suis retrouvé un peu seul. Même dans mon syndicat, ils me disaient qu'il fallait me calmer : « *T'es pas là pour changer la société. T'es là pour obtenir des avantages* ». Et c'est vrai que l'on a obtenu pas mal de trucs.

La construction navale, au niveau des salaires, c'était à la pointe. Une chose était sûre, les ouvriers avaient l'instinct de classe. Ils votaient à quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-dix pour cent pour la CGT. Presque un sur deux était syndiqué. Parce qu'ils savaient très bien qu'avec ce syndicat, on pouvait gagner plus... Ils avaient l'instinct de classe, ils savaient se battre. Quand on leur disait de faire grève, ils le faisaient...Après, si on grattait, y avait rien... Ils véhiculaient l'idéologie dominante... Ils étaient homophobes, sexistes, pour la peine de mort... C'est dommage⁴. Mais je n'ai pas regretté. J'ai aimé les ouvriers et ils me le rendaient bien... Ils savaient que je les défendais. Je servais à tout. Des fois, ils venaient me voir parce qu'il fallait une lettre... pour le divorce... je servais à tout. Les plus vieux, surtout, qui ne savaient pas lire. Ils étaient entrés comme apprentis, sans passer par l'école... ce n'était pas leur truc. Le délégué du personnel, il servait à tout.

Au bout de dix-douze ans, les bateaux étaient faits par des jeunes, parce qu'il fallait être robuste. Et les trois quarts étaient allés à l'école... plus ou moins. La classe ouvrière était éduquée.



Le meeting

(sans date, acrylique, support : papier glacé d'un ouvrage « détourné », 11,5 x 15,0 cm)

Question : En quelle année entrez-vous aux Chantiers ?

En 1971.

Question : Que faites-vous entre le bac - 1968 - et 1971 ?

Rien. Je n'ai rien fait... je ne savais pas ce que... je me tâtais et puis j'ai dit : « *Oui, je vais rentrer aux chantiers* ». Voilà.

⁴ Le constat dressé par Alain Boggero fait écho aux travaux du sociologue Nicolas Jounin qui étudie, dans le cadre d'une observation participante (l'auteur s'est fait recruter en tant qu'ouvrier), les relations de travail sur les chantiers au travers de formes d'organisation du travail qui rendent possibles des discriminations qui visent les ouvriers manœuvres intérimaires, les étrangers avec ou sans papiers. Un racisme au travail constitué d'agressions et d'humiliations verbales se manifeste dans une ségrégation ethnique dans la répartition des tâches. Nicolas Jounin (2008), *Chantier interdit au public. Enquête parmi les travailleurs du bâtiment*, La Découverte, Poche, 276 p.

Question : Vous entrez aux Chantiers par connaissance ?

Ils auraient embauché des manchots à l'époque ! Vous passiez devant les Chantiers, ils vous prenaient et vous rentriez... Ils demandaient de tout. En 71, il y avait de fortes commandes... en dépit du plan Davignon⁵. Il avait mis sur pied un plan de destruction des chantiers navals de la Seyne, de la Ciotat, de Dunkerque. Les premiers licenciements ont eu lieu en 85 mais ça datait en fait de 50. Le projet de restructuration de la navale datait de la Libération. C'est pour ça que j'ai peint « Les demoiselles Davignon »... C'est un pied de nez à Picasso mais aussi à Davignon. Il a eu gain de cause, le technocrate en question, puisqu'on a fermé les Chantiers de la Seyne et de la Ciotat.

Question : Quel métier exercez-vous aux Chantiers ?

Je suis charpentier tôlier. C'était assez dur. Il faut utiliser la soudure, le chalumeau. Pour monter des blocs, c'est-à-dire une partie du bateau, il faut avoir un sens de l'architecture, il faut savoir lire un plan. Ça demande des capacités intellectuelles. Le chef d'équipe disait au charpentier tôlier : « *tu attaques la muraille, le bloc* ». Il lui donnait le plan et il fallait qu'il trouve les pièces éparpillées dans l'atelier, qu'il les positionne, qu'il les ajuste, les soude. Entre les soudeurs et les charpentiers tôliers, il y avait quelques attaques, parce que bon, le soudeur, il ne faisait que souder... Mais il fallait être un bon soudeur pour que la baguette ne reste pas collée à la ferraille. Il faut savoir la mettre à deux ou trois millimètres, mais pas la coller au fer.



Le soudeur (2)

(sans date, acrylique, support : papier glacé d'un ouvrage « détourné », 11,5 x 15,0 cm)

⁵ Le plan Davignon, du nom du commissaire européen alors en charge du dossier, prévoit une réduction drastique des capacités de production de la sidérurgie européenne. « *En 1978, confrontée à une crise de surproduction d'acier, la Commission a utilisé les compétences héritées de la CECA (Communauté européenne du charbon et de l'acier) pour imposer aux États membres les quotas de production du plan Davignon* », Jean-François Drevet (2021), « 2020, une bonne année pour l'Europe ? », *Futuribles 2* (N° 441), p. 107-113. « *Directeur politique au ministère belge des Affaires étrangères entre 1970 et 1976, Étienne Davignon préside le Comité politique qui rédige les rapports de Luxembourg (1970) et de Copenhague (1973) sur la Coopération politique, d'où leur nom officieux de rapports Davignon I et II. Il est commissaire européen entre 1977 et 1985 et fait adopter un « plan Davignon » pour le redressement de la sidérurgie européenne.* », Maria Găinar (2013), « Aux origines de la diplomatie européenne : Les Neuf et la Coopération politique européenne de 1973 à 1980 », *Relations internationales 2* (n° 154), p. 91-105.

Question : dans la construction d'un bateau, on trouve donc, au sommet de la hiérarchie des ouvriers, les charpentiers tôleurs ?

C'est le métier noble. Ils pouvaient devenir OPHQ⁶, comme les soudeurs, techniciens d'atelier, contremaître... D'ailleurs, quand tu es embauché, à la DRH on te dit : « *vous savez, vous démarrez OS2, mais après...* ». Dans la pièce de théâtre que j'ai écrite, « *Cons d'ouvriers* », je l'explique. On dit à tout le monde : « *si vous persévérez, si vous n'êtes pas syndiqués, que vous faites pas trop grève, vous pouvez monter, finir chef d'atelier* ». Le nôtre, on l'appelait le gros. Il s'appelait Garino. Moi, quand j'étais au syndicat, un jour il m'a soulevé de terre, comme ça... Comme j'étais frêle, le syndicat a ensuite mis à ma disposition deux rugbymen et chaque fois que je devais aller le voir, lui, le chef d'atelier, je leur téléphonais et ils venaient. Ils se mettaient un peu plus loin... ils n'avaient même pas besoin d'approcher. Du coup, le chef d'atelier me respectait.



Le soudeur

(sans date, acrylique, support : papier glacé d'un ouvrage « détourné », 11,5 x 15,0 cm)

Question : Pouvez-vous expliquer ce que fait un charpentier tôleur ?

Un charpentier tôleur, c'est un peu comme un maçon. Tôle après tôle, il monte le bloc. Les tôles d'acier doivent être soudées. Elles sont déplacées grâce à des ponts que l'on trouve dans les ateliers que l'on appelle aussi les nefs.

⁶ Ouvrier professionnel hautement qualifiés



Quatre charpentiers tôleurs

(sans date, acrylique, support : cartons assemblés, 240 x 160 cm)

Photo : J.-J. Germain



La Lourde (fonds Boggero)

La nef lourde

(sans date, acrylique, support : cartons assemblés 94 x 142 cm)

Les blocs les plus gros étaient fabriqués dans la nef lourde. Ils coulisent sur des rails et amènent des pièces. Une fois que le bloc est monté, il va à bord.

Question : C'est-à-dire ?

Il sort de l'atelier grâce aux grues et c'est là que d'autres ouvriers assemblent les blocs. Et tout doit tomber au millimètre. À un moment donné, j'ai travaillé dans la radio gamma. La nuit, de 21 heures à 6 heures, on faisait des radios de soudures pour savoir si elles étaient bien faites. C'était l'armateur qui l'exigeait.

Question : pourquoi la nuit ?

Pour balancer moins de radioactivité sur l'entourage. Mais nous, on en prenait pas mal. En fait, on travaillait trois heures. À minuit, on s'arrêtait pour manger et après, on dormait trois-quatre heures dans les vestiaires. On faisait des bons bateaux, à double coque, pas comme ceux que l'on fabrique aujourd'hui en Asie. On en fabrique toujours à Saint-Nazaire.



(sans date, acrylique, support : Carton, 10 x 8 cm)

Question : Quels rapports avez-vous alors avec les autres ouvriers ?

Les autres ouvriers m'ont dit : « *Qu'est-ce que tu fais, Alain ? Toi, tu n'as jamais été un ouvrier* ».

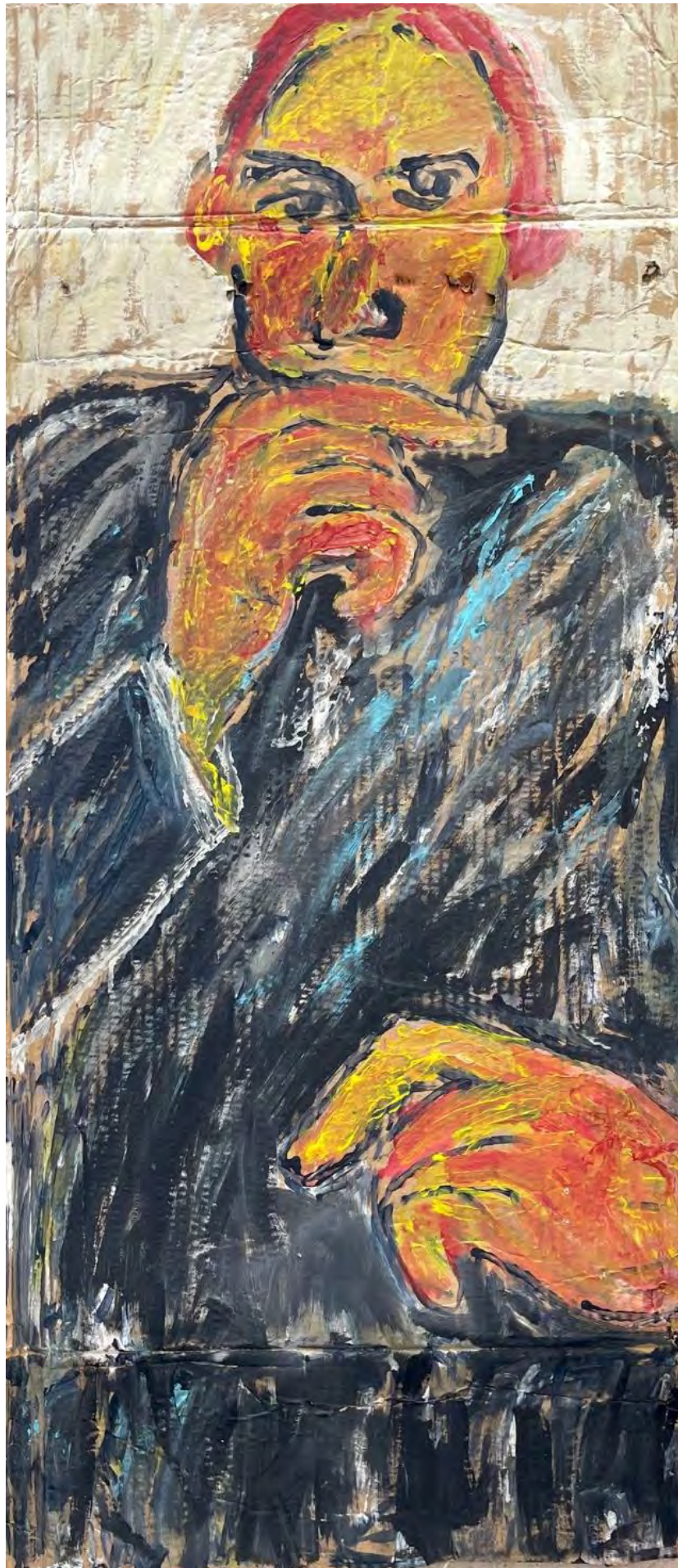
Question : Pourquoi ?

J'arrivais avec les appareils photos, je les prenais en photo – chose qui était interdite - je les dessinais, je faisais le syndicaliste, je leur faisais les lettres... et tout. Y en a un qui m'a dit en rigolant : « *Le travail, c'est pas ton métier !* ». Ils me raillaient beaucoup mais ils m'aimaient bien... Je n'étais pas un des leurs. Ça, c'est ce qui m'a fait le plus de mal. Je n'ai jamais réussi à devenir un des leurs. C'est con... Ils me disaient : « *Mais qu'est-ce tu fais là ?* ». J'étais là sans être là... Ce qui me plaisait, c'était faire le délégué, m'occuper d'eux. Je travaillais quand même mais j'étais toujours en équipe avec quelqu'un. Quand j'étais avec un matelot⁷, le type disait : « *Ben putain, je suis mal tombé* ». Ce n'était pas mon truc. J'étais là en tant que chroniqueur, pour voir et témoigner de ce que vivaient les gonzes, leurs souffrances... Les réalisations, c'était pas trop mon truc... du moment que les ouvriers n'en profitaient pas des réalisations que l'on créait... Moi, ça a toujours été la peinture, le dessin... c'est ça ma vie. Mais je m'étais complètement fondu dans le monde ouvrier. Je n'ai jamais fait les choses à peu près. Je parlais comme eux...

Question : C'est-à-dire ?

Sans le savoir culturel... En même temps, j'étais dans le monde ouvrier sans l'être devenu complètement... Je n'ai jamais su... Ça, c'était une grosse gêne, parce que j'étais moins crédible au niveau révolutionnaire. On me disait toujours, au syndicat, que pour pouvoir s'imposer contre les patrons, il faut toujours montrer qu'au travail, on est les meilleurs.

⁷ Les ouvriers des Chantiers travaillaient en binôme.



Le doute

(sans date, acrylique, support : carton 110 x 50 cm)

Question : Comment décririez-vous les Chantiers à quelqu'un qui ne les a jamais vus ? Quel souvenir en gardez-vous ?

Le travail en lui-même, c'était un truc énorme. Il y avait six à sept mille ouvriers et trois à quatre mille sous-traitants. En plus, ça faisait travailler le commerce, les restau... Le travail était dur mais il n'y avait que des ouvriers compétents, qui savaient lire les plans. Ils aimaient le métier. C'était un boulot viril. On s'appelait « frères » au Chantier. On était tous des frères.



Les deux frères

(sans date, acrylique, support : cartons assemblés 75 x 143 cm)

On avait des gris de chauffe – que je représente souvent dans mes peintures - qui protégeaient des coulées de métal et des bélugues de soudure, c'est-à-dire des étincelles. L'été, comme il faisait chaud, c'était difficile à supporter. Pour faire des bateaux, il ne fallait pas avoir plus de trente-cinq ans. C'était que des jeunes... c'est un boulot dur. Moi j'ai vu – c'est arrivé une fois – des gonzes torse nu couper au chalumeau. Mais comme ils étaient gluants, transpirants, quand ça tombait sur eux, ça ne restait pas. C'était impressionnant...



Fonds Boggero

Là c'est un trou d'homme... tous ces trous, ils ont été faits artificiellement dans l'épaisseur de la tôle, pour pouvoir passer d'un compartiment à l'autre pour faire les travaux. Après, une fois que c'est

terminé, on remet la plaque et on soude. Y en avait beaucoup... L'été, tu crèves de chaud et l'hiver, tu crèves de froid.

J'ai oublié de dire que je buvais beaucoup d'eau. Et vous savez pourquoi j'aime l'eau ? Ça vient du chantier. On travaillait en fond de cale, sur les coques... La tôle était brûlante. Y a même un jour, pour rigoler, un gars qui avait cuit des œufs sur la tôle, là où on marchait, sur des plaques brûlantes. On restait une heure et demie, deux heures dans le trou avant de sortir. On était complètement trempés. Et quand je voyais la fontaine, je la voyais comme une femme nue... Ah, c'était plus beau qu'une femme nue. C'était la bénédiction de boire cette eau fraîche. J'ai appris à aimer l'eau par manque d'eau. Chaque fois, je repense aux Chantiers.

Question : Existait-il une hiérarchie entre les ouvriers ? On savait comment les uns et les autres travaillaient ?

Oui, puisqu'il y en a qui devenaient OPHQ⁸, technicien... les meilleurs se faisaient remarquer, c'est clair. On voyait bien quand un ouvrier travaillait mieux qu'un autre. Il y avait beaucoup de métiers. Les électriciens, les soudeurs et les chalumistes...



Les vingt-trois de la Navale

(sans date, acrylique et enduit, support : flyers assemblés, 21 x 44 cm)

⁸ Ouvrier professionnel hautement qualifié.

Question : Soudeur et chalumiste, ce n'est pas la même chose ?

Non, pas du tout. Les chalumistes ne font que du chalumeau. En principe, ils sont deux. Parfois, les blocs prenaient des coups. On faisait venir les chalumistes. Un chauffait la tôle et l'autre tapait dessus pour la redresser. Ces hommes, c'était des montagnes.

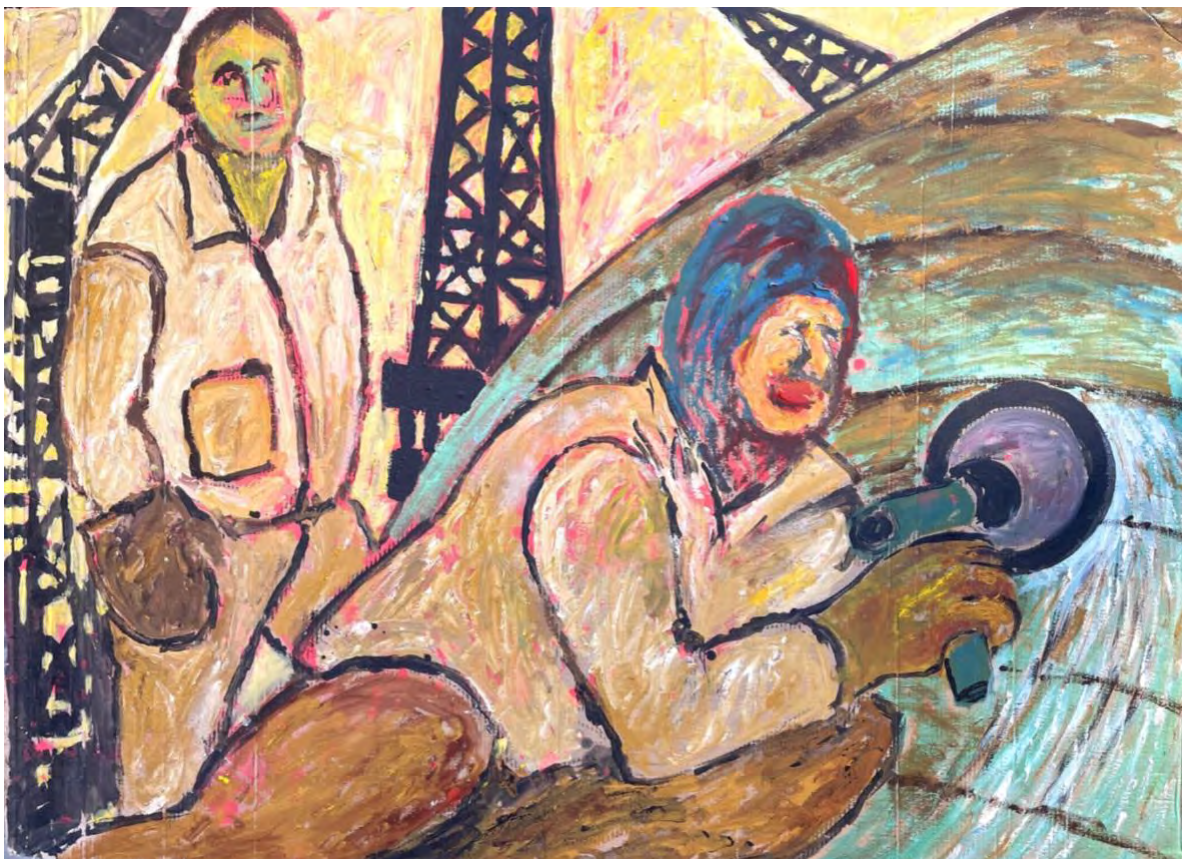
Les charpentiers tôliers utilisent aussi le chalumeau en permanence, pour découper la tôle, mais ce ne sont pas les mêmes.



Du tuyauteur au chalumiste

(sans date, acrylique et enduit, support : flyers assemblés)

Il y avait aussi les meuleurs qui étaient là pour rendre le bloc propre. Il y avait toujours des pointes de soudure, des aspérités qu'il fallait enlever.



Le meuleur

(sans date, acrylique, support : carton 68 x 93 cm)

Question : Comment se passait une journée aux Chantiers ?

On était tous là une demi-heure avant l'heure, pour pas rater la porte.

Question : Rater la porte ?

Elle ouvrait à sept heures moins le quart et fermait à moins cinq. Et on était tous là à attendre... des centaines. Alors l'hiver, on se gelait... Si on arrivait quand elle était fermée, il fallait laisser son nom et on perdait de l'argent... on perdait la prime d'assiduité. Deux retards dans le mois, c'était le blâme. L'été, à cause de la chaleur, on commençait à 6 heures du matin ; on travaillait jusqu'à 13 heures. On appelait ça l'horaire-bloc. Après, on avait l'après-midi, mais on était crevés.



La porte de Chantiers

(sans date, acrylique, support : carton, 111 x 84 cm)

Question : Et une fois que vous étiez entré ?

On allait au vestiaire se changer ; ils étaient à côté des nefs. Ça demandait du temps. En principe, il fallait être à 7 heures dans l'atelier. Le midi, entre midi moins cinq à une heure vingt-cinq, on mangeait à la cantine ou dans les restaurants à l'extérieur. Les gars jouaient aux cartes ou aux boules. Moi, j'allais à la section « Arts plastiques », créée par le Comité d'entreprise pour accueillir les artistes plasticiens.

Question : Les artistes ?

Les ouvriers des chantiers. J'avais laissé un papier à tous les militants du syndicat pour qu'ils donnent les noms des gars qui, autour d'eux, s'intéressaient à ça. On a organisé une sortie, tous frais payés, au festival d'Angoulême, une autre fois à Loctudy, au festival de BD. Du coup, ça a fait boule de neige. Y en a un autre qui a créé une section photo.

Question : Vous étiez syndiqué ?

Je me suis tout de suite syndiqué à la CGT. C'était la première chose à faire... et je suis entré au parti communiste. Ça allait de pair. Le PC avait des cellules dans tous les ateliers. Y avait entre quinze et vingt communistes par atelier. On quadrillait tout. Y avait même des prêtres ouvriers à la CGT. J'en connaissais quatre ou cinq. L'un d'eux, Margier, délégué CGT, était tuyauteur. Il tenait à être au milieu des ouvriers. Il avait créé, dans les cités ouvrières, une association qui s'appelait Gaspard qui s'occupait des pauvres. C'était quelqu'un de fabuleux.

Tout de suite, le syndicat m'a fait prendre la parole dans les ateliers. Aux Chantiers, chaque atelier avait son meneur. Au début, le premier jour, je n'ai pas dormi de la nuit parce qu'on m'a dit : « *Demain, tu parles devant 450 personnes* ». Rassembler tout le monde et puis parler pour faire grève, pour perdre de l'argent... Après, j'y ai pris goût...

Question : Pourquoi appeler à la grève ?

Toujours pour avoir de meilleurs salaires... et les ouvriers, ils étaient toujours d'accord. Il ne fallait pas aller contre le syndicat. On avait réussi, aux Chantiers, à avoir l'échelle mobile, qui est nationale. Vous savez, tous les trois mois...

Question : le salaire augmentait en fonction du coût de la vie...

Voilà, c'est ça. Dans les années 70-80, les salaires ont vachement augmenté.



En colère !

(sans date, acrylique, support : flyer, 30 x 20 cm)

Question : Et les accidents du travail, il y en avait... Est-ce que c'était un sujet à l'époque ou est-ce que l'on considérait que cela faisait partie du boulot ?

Les gens ne trouvaient pas ça normal mais ça faisait partie du boulot. Quand on rentrait au Chantiers, au début, les vieux m'avaient dit : « *tu vas te retrouver avec les yeux comme ça, mais après, ça passera* ». C'est ce qu'on appelle le coup d'arc. Au moment où tu passes, il y a un soudeur qui est en train d'amorcer la baguette⁹ et clac ! Tu prends un coup d'arc. Au bout de trois ou quatre mois, l'œil s'habitue. Tu t'habitues au milieu... Parfois, aujourd'hui encore, lorsque je suis au cinéma, j'ai le réflexe de fermer les yeux... Et puis à la mécanique, ils ont été décimés par l'amiante. J'ai vu mourir une trentaine de gars que je connaissais. Ils usinaient des pièces amiantées ; tout l'atelier était plein d'amiante. Ce sont eux qui ont le plus morflé. Mais ça se déclare trente ans après. On vivait avec ça. On était plein de poussière. À contre-jour, tu voyais ce que l'on avalait... on avait de la merde plein les poumons. C'est ça qui m'intéresse : les pauvres mecs. J'ai touché du doigt la misère humaine. Les Chantiers créaient des richesses – les paquebots de luxe – et regarde comment ils étaient... Il ne faut pas s'extasier devant les réalisations. Si on oublie les types qui ont fait ça, qui ont laissé leur peau, leur doigt, leur membre, on est passé à côté.

⁹ Pour commencer à souder.



De la merde plein les poumons
(sans date, acrylique, support : carton 117 x 153 cm)

Question : Les revendications portaient surtout sur les salaires ?

Salaires, conditions de travail, aménagement d'horaires... Des fois, on devait faire des boulots à certains endroits et on était obligés de faire nous-même l'échafaudage pour atteindre le lieu. Y avait des échafaudeurs, mais comme ils étaient pris... alors, on se bricolait des trucs.

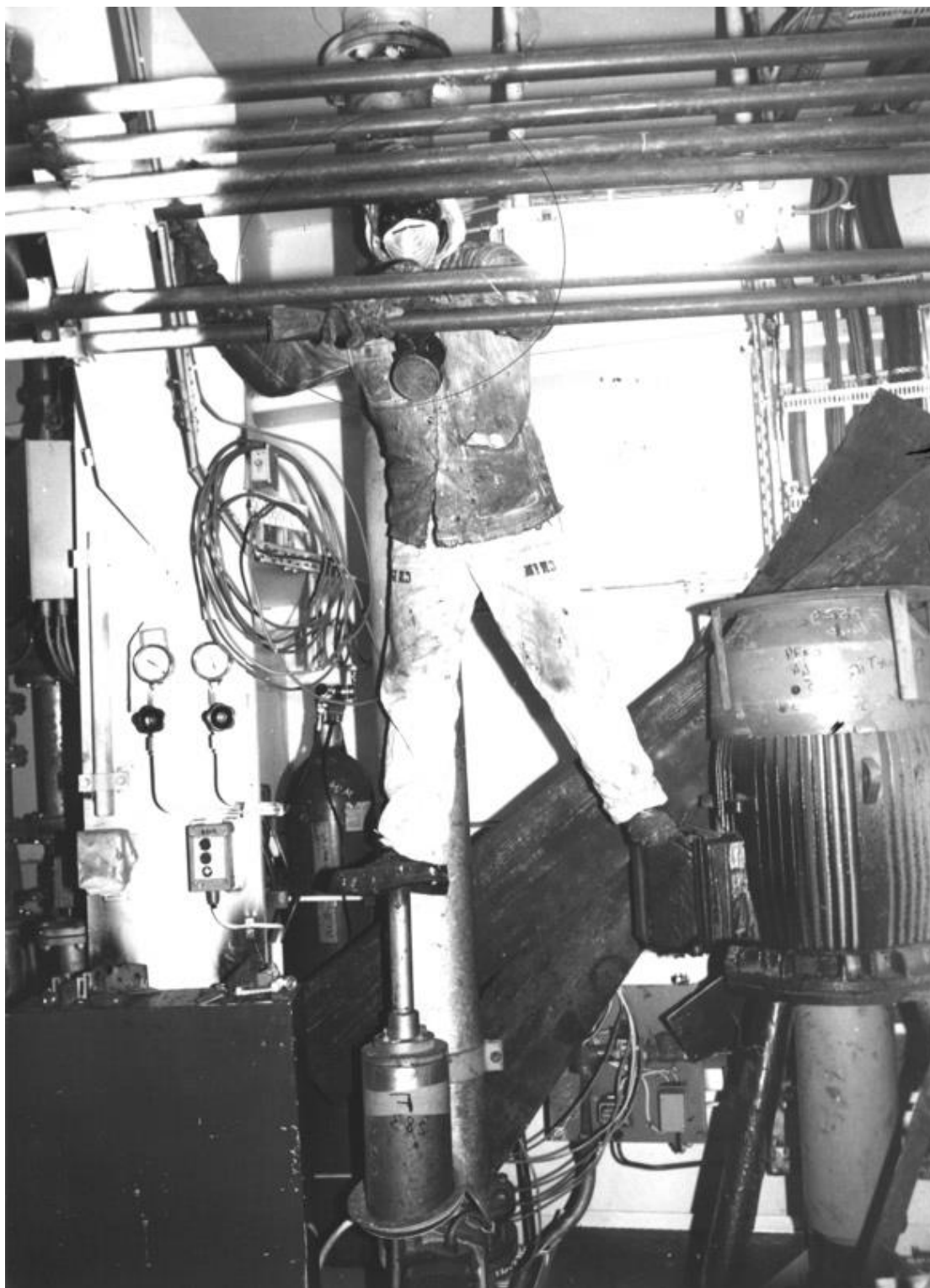


Photo : fonds Boggero

Y avait un combat permanent. Mais alors quand on se retrouvait tous ensemble... Seuls, on n'était rien – la classe ouvrière – mais à six mille, sept mille... c'était chaud !



La prise de parole d'André Herrero¹⁰

(sans date, acrylique, support : papier glacé d'un ouvrage « détourné », 11,5 x 15,0 cm)



Photo : fonds Boggero

Sur la photo, c'est André Herrero, l'international de rugby connu dans le monde entier. Chaque fois qu'on faisait un mouvement, il venait nous aider. Et les ouvriers, comme ils le connaissaient, ils étaient respectueux. C'était un dieu vivant... tu vois la tête des types... respect ! Son père, comme le mien, avait fui l'Italie et Mussolini. Les ouvriers étaient tenus en permanence informés de ce que l'on faisait. La démocratie, ça marchait un peu mieux que ce que l'on voit sur le plan national.... Enfin, elle ne marchait pas tant que ça parce que c'était toujours les mêmes qui décidaient. Mais ils étaient tenus au courant. Ils suivaient.

¹⁰ Joueur de rugby de l'équipe de France qui était venu apporter son soutien aux ouvriers des Chantiers de la Seyne-sur-Mer.

Question : Comment se passaient les grèves ? Vous faisiez des piquets ?

Moi, je n'ai jamais vu de piquets de grève. Les grèves, elles se faisaient à l'unanimité. Ceux qui voulaient rentrer – ils étaient quelques-uns, peut-être – ils rentraient ; y avait pas de problèmes. Ils ne représentaient rien... Y a eu des grèves générales pour les Espagnols. Pour montrer qu'on n'était pas que pour notre pomme, un jour, on a appelé à faire grève contre Franco, pour soutenir la République espagnole et contre le garrottage des dix de Carabanchel¹¹... et la grève, elle a été suivie à quatre-vingts pour cent. Une autre fois, on a soutenu la grève des gratteurs de rouille¹² du sous-traitant. Ils demandaient des augmentations de salaire. Le syndicat a demandé à la direction d'enlever une heure sur nos salaires et de la donner aux grévistes. Ils se sont retrouvés, les pauvres types, avec un pactole. Ça, c'est encore un fait d'armes du syndicat. On a souvent fait la grève pour autre chose que nous... Les chantiers, c'était internationaliste.

Question : Vous peigniez déjà à l'époque ?

Je dessinais de temps en temps. Je considérais déjà à l'époque l'art pictural comme un art bourgeois. Ça le reste toujours pour moi... c'est un art de bobo. La peinture, c'est un acte bourgeois. Quand tu dois nourrir trois ou quatre minots, que tu dois travailler comme un con, tu ne penses pas à écrire des pièces de théâtre, ni à peindre, ni à faire de la musique. C'est réservé à une élite. Moi, je n'aurais jamais peint si je n'avais rien eu à dire.

Question : Quel était ce monde des ouvriers ? Comment le décririez-vous ?

Alors, y avait des endroits, des petites combines... Y avait pas que du négatif. Tous les midis, à onze heures et demie, midi moins vingt, il y avait des endroits connus que par nous – et par la maîtrise. La maîtrise, c'est des anciens ouvriers et les plus vieux leur disaient : « *Eh, ferme ta gueule, Pierrot. Allez, retourne dans ton bureau* ». Y a des types qui organisaient tout, jusqu'à l'installation des loupiotes. On avait des caisses à outils transformées en bars, avec des loupiotes... et on servait le Pastis. À l'époque, on mettait un franc et y avait les pistaches, les cacahouètes, y avait tout. On fêtait Noël, Pâques... À Noël, quand les bateaux étaient presque finis, on allait jusqu'à couper un passage dans la tôle pour entrer dans des endroits connus par personne, que l'on refermait avec deux points de soudure – avec un coup d'épaule, ça partait – et là, on passait la journée à bringuer. On faisait ce qu'on voulait. Ce qui me fait dire que Zola, ça, il ne le savait pas, que les mineurs, à cent mètres de profondeur, ils n'allaient pas se faire chier, travailler comme des cons pendant huit heures, dix heures... Zola, il ne connaissait pas... ce n'est pas possible de vivre comme ça... Tu ne tiens pas... Ils ne voyaient pas le soleil... du lundi au samedi ! Mais tu meurs ! Ils organisaient une vie entre eux, qui était qu'à eux... Comme nous. On connaissait tellement le milieu qu'aucun ingénieur n'aurait pu nous trouver... A la CGT, on nous interdisait de parler de ça... les gens vont dire : « *c'est pour ça que le chantier ferme, ils profitent trop...* ». Mais en même temps, s'il n'y avait pas ça, ils ne survivaient pas, les mecs. Ce n'est pas tout noir... la vie, c'est fait d'un tout... la tôle, c'est dur. On créait des richesses, soi-disant... Ils étaient tous là pour manger, les types. Ils n'en avaient rien à foutre de créer des richesses.

¹¹ Prisonniers politiques membres de commissions ouvrières arrêtés en 1972 sous la dictature de Franco et internés à la prison de Carabanchel, près de Madrid. Ils étaient accusés d' « association illicite » et de « mauvaise conduite sociale ». Ils ont été condamnés par le tribunal de l'ordre public de Madrid (Le Monde du 3 novembre 1975 et E. Dalby (1976), *L'Espagne vers la démocratie*, Gallimard, coll. L'Air du temps, 224 p., p. 7). Également J.-Y. Garganec (2014), *Les ombres du franquisme*, Trans photographic press.

¹² Les caréneurs, ouvriers qui nettoient les coques des bateaux.



Fraternité !

(1995, acrylique, support : contreplaqué, 50 x 65 cm)

Et quand j'ai écrit la pièce, « Cons d'ouvriers », c'est de ça que je parle... pas des réalisations, pas des paquebots finis... Combien de blessés, de morts, de types estropiés... mais ça, il ne fallait pas en parler, c'était tabou. Je ne dirais pas que je n'en ai rien à foutre des réalisations. Mais y en a tellement qui en parlent mieux que moi... Moi, ce dont je veux parler, c'est de la souffrance des gens qui travaillent, qui y laissent leur peau. Vous vous rendez compte, des fois, ils laissaient un doigt. Ce n'était pas grave pour eux.

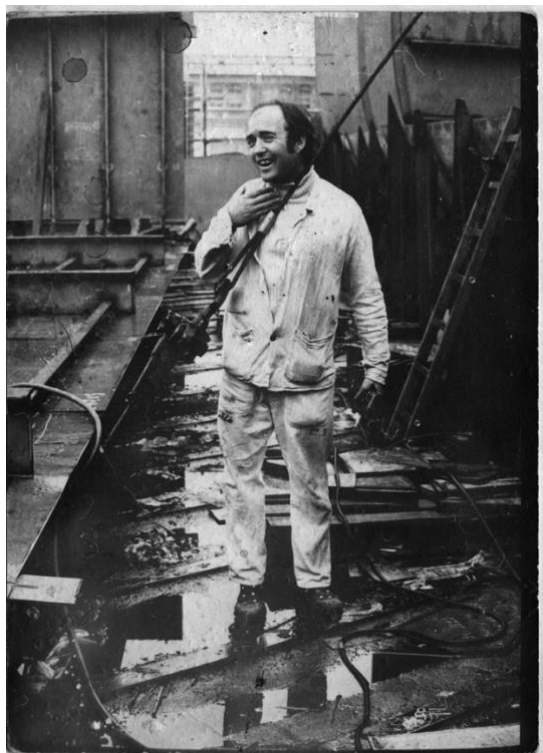


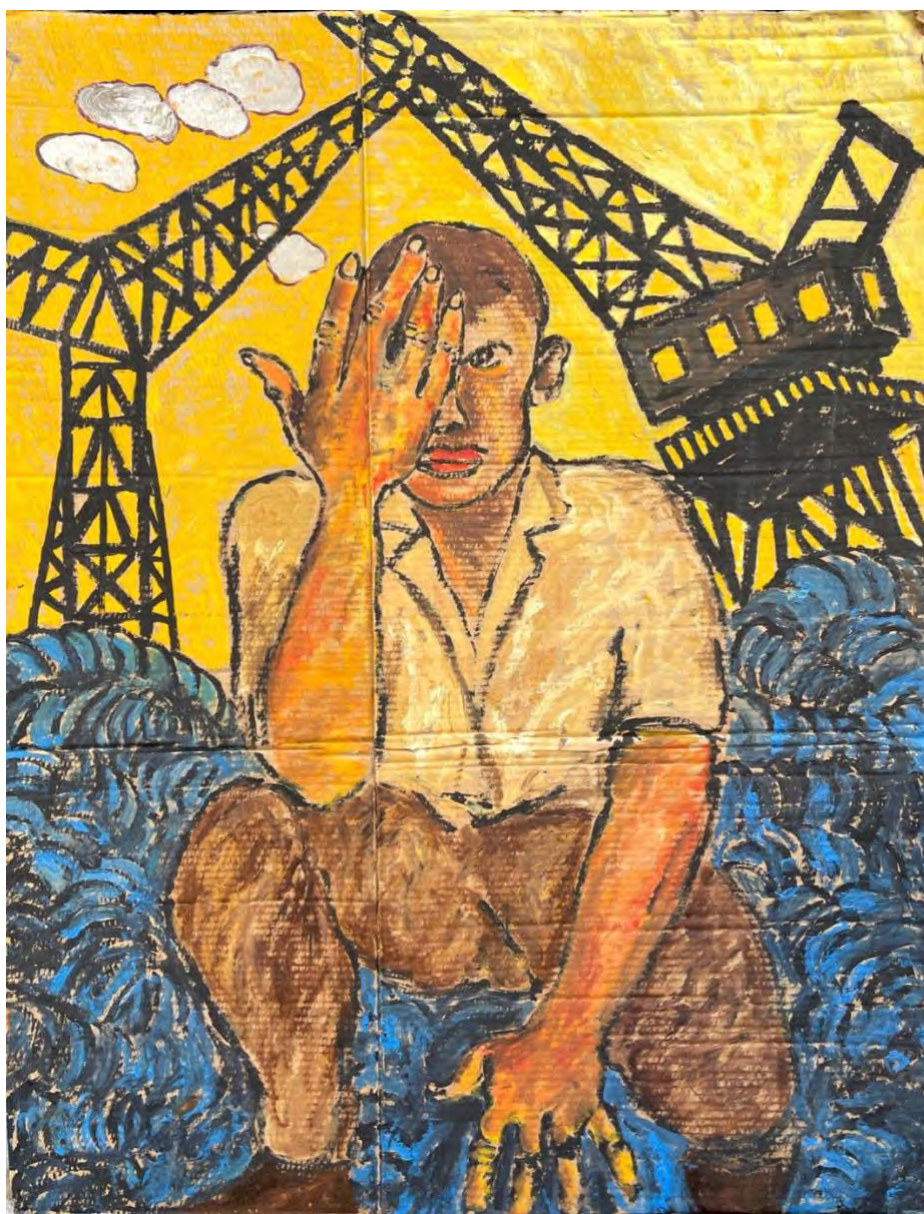
Photo : fonds Boggero

Lui, il était au CHS¹³. Il veut montrer qu'on ne devrait mettre un tel câble sur le passage, on peut se couper la gorge.

Une fois, il y a une pièce métallique qui s'est détachée de la grue, qui a frôlé le visage du gars et qui lui a sectionné les dix doigts de pied, sans le toucher. Et un jour, je le vois. Il distribuait des lettres. Je

¹³ Comité d'hygiène et de sécurité.

lui dis : « *Qu'est-ce que tu fais ? Mais tu ne devrais plus travailler... Ils t'ont sectionné les dix orteils, ils t'ont soi-disant trouvé une place de substitution...* ». Lorsque le type mourrait, on embauchait sa femme... Je me souviens de deux ouvriers – vous vous rendez compte, j'ai encore les noms en tête – ils sont morts tous les deux en même temps. Ils ont été écrasés par un morceau de bateau. Le bloc était enfoncé dans la terre... il pleuvait, il a glissé. C'était à deux cents mètres de l'endroit où je travaillais. Et avec le matelot, on était les derniers à être au courant. De tous les bords, il arrivait des types. On s'approche. Il vient un copain... on attendait tous sous la pluie. Il me dit : « *Regarde, ils pleurent les mecs* »... parce qu'un homme, ça ne pleure pas... et comme il pleuvait, ils se sont dit : « *Bonnard, on peut pleurer, ça se verra pas* ». Bertolucci, dans 1900, y avait des scènes comme ça, grandioses, où l'on voit des paysans... Les Chantiers ont embauché la femme. C'est un cadeau qu'ils lui ont fait ? En plus, tout le monde la regardait bizarrement, cette femme... tous les gens la regardait avec apitoiement. Elle aurait dû rester à la maison... Il avait laissé la peau, le mec, au travail ; elle recevait son salaire, un point c'est tout... Mais non, fallait qu'elle travaille.



La chute du titan

(sans date, acrylique et enduit, support : carton 129 x 101 cm)

On aurait pu faire un film à la Bertolucci, « 1900 »... ou encore Ettore Scola, « Affreux, sales et méchants ». Au lieu de montrer les ouvriers dans leur superbe, il a montré ce que devenaient les ouvriers dans la bassesse la plus totale. Il montre des types qui vivent dans des taudis.. ils se volent...

Y a de l'humour... Il était encarté au parti communiste. Mais qu'est-ce qu'il voulait dire, Ettore Scola ? « *Voilà comment devient la classe ouvrière quand on la méprise à tel point que ça devient des animaux* ». Il a montré la classe ouvrière qui devenait pitoyable quand on lui enlève toute dignité, quand y avait plus de travail, plus d'argent, qu'il n'y avait plus rien... La vraie vie des ouvriers, ce n'était pas le réalisme socialiste.



La nef sud

(2021, peinture à l'huile, support : cartons assemblés, 93 x 158 cm)

Question : Pouvez-vous nous parler de la pièce que vous avez écrite, « Cons d'ouvriers »¹⁴ ?

« Cons d'ouvriers », ça coulait de source, on se parlait comme ça... Chaque fois qu'il y en avait un qui faisait une connerie, y en avait toujours deux ou trois à côté qui disaient : « *Putain, vraiment, un con d'ouvrier* ». Et ça, c'était toute la journée. Les ouvriers, eux, ils savaient pourquoi j'avais appelé la pièce « Cons d'ouvriers ». Ils savaient que l'on était tous des cons d'ouvriers. On était trop cons pour faire autre chose. C'était un constat d'échec. Alors ceux qui m'ont fait des réflexions, ce sont les gens qui n'ont jamais mis les pieds dans une usine.

Question : Mais en même temps, ils sortaient des bateaux...

Oui... Et ils avaient l'habitude de dire : « *Tout ça, c'est pour finir à la mer !* ». Tout cons qu'on était, c'était des milliards de devises... À la Seyne, c'était la famille [...], des Belges qui prenaient tout ; à la Ciotat, l'Arabie saoudite. Quand je dis tout, c'est trois quarts des bénéfices. Nous, on n'en voyait pas la couleur des profits. Et quand ils ont fermé, c'est l'État qui a payé la reconversion. Eux, ils sont partis avec leurs bénéfices. Et aujourd'hui, à l'emplacement des chantiers, il y a un casino... C'est scandaleux. C'est la Gauche qui a fait ça... C'est sous Mitterrand que les Chantiers ont fermé. Tout a été rasé pour construire un casino. Il ne reste que l'atelier de la mécanique. Pour moi, c'est la désolation.... J'ai un regard critique sur ça. Y a plus rien de beau.



La Navale vivra !

1994, acrylique, support : contreplaqué, 16 x 124 cm

Question : l'architecture est belle...

Non, c'est pas ça... On a détruit, on a tué l'esprit... J'ai même du mal à le regarder. Je ne reconnais pas... imagine, des milliers de gens qui travaillent là... ça, c'est mort, y a plus rien. Et qu'on ne fasse pas semblant de croire que l'on va en faire quelque chose... On a tué la classe ouvrière et ce n'est pas en faisant un cinéma qu'on va la réhabiliter. Pour moi, il faudrait tout raser !

¹⁴ La pièce a été montée en 2003 par Marc Scussel au café-théâtre Septième Vague à la Seyne sur Mer. La pièce de théâtre retrace la vie des chantiers navals.



Photo : JJ Germain



Photo : JJ Germain

Ce qui est incongru, c'est que les gens qui travaillaient à la mécanique, ils ont été décimés par l'amiante et il reste les bâtiments. C'est l'inverse des autres. On nous a tout détruit mais on est en vie. Il faudrait en faire un lieu à la mémoire des morts de l'amiante.

Question : Les ouvriers aimaient leur travail ?

Le syndicat avait trouvé un slogan : « *Mettre autant d'ardeur au travail qu'en met la Direction à satisfaire nos revendications* ». Alors on avait mis ça dans la tête à tous les ouvriers : « *Ça veut dire qu'il faut au moins baisser de moitié, les gars... pas faire semblant de baisser* ». Parce que comme tu disais, tout à l'heure, les types, ils étaient pris dans le travail... Ils préféraient faire les grèves que baisser le rendement. Ça, c'était très dur pour eux parce qu'une baisse de rendement, ce n'était pas dans leur ADN. Quand ils travaillent, ils travaillent. La direction a fait venir des experts pour contrôler la baisse de rendement. On est allés les voir :

- « *Bonjour Messieurs, vous êtes ?* ».
- « *Nous sommes des...* ».
- « *Vous y connaissez quoi, vous, en soudure ? Vous êtes soudeur ?* ».
- « *Non* ».
- « *Vous savez comment on fait un bateau ? comment on soude des baguettes ? Vous allez contrôler par rapport à quoi ? Alors, bon, il faut arrêter les plaisanteries... Vous allez prendre vos affaires et partir* ».
- « *Pas question* ».
- « *Vous voulez pas partir ? Alors c'est pas grave* ».

On est monté sur le bloc, on a pris les micros. Tout le monde est arrivé et ils se sont trouvés encerclés par tous les ouvriers... Alors la peur de l'ouvrier... la bête... immonde... On a souvent joué sur ça... Souvent, ça servait... « Alors les messieurs, ils sont venus pour contrôler comment vous travaillez ». « ouh, ouh... ». « Bon, vous savez ce qu'on va leur demander ? On va leur demander de partir dans les dix minutes, ou alors ils partent à l'eau. On est d'accord ? ». « Ouais, ouais, ouais ». Putain, ils ont pris leurs affaires et ils sont partis. Ça, c'est des trucs vrais. Ils étaient venus contrôler les mecs... comme s'ils y comprenaient quelque chose... Incroyable ! On a vécu plein de trucs comme ça... on occupait les bureaux de la direction, parfois pendant plusieurs heures. On faisait des grandes manif à Toulon. Combien de fois, place de la liberté, on a brûlé des pneus. La préfecture était au courant. Il n'y avait pratiquement jamais de flics autour de nous. Nous, on avait notre service d'ordre, à la CGT. À l'époque, pour entrer à l'intérieur d'une manif de la CGT, il fallait être costaud. On contrôlait tout. La préfecture savait très bien qu'avec nous, il n'y avait aucun problème. Je le dis à certains : « Vous allez la regretter, la CGT. Vous allez connaître l'anarchie, les trucs qui débordent de tous les côtés ». C'était donnant-donnant : la CGT jouait les révolutionnaires, obtenait pas mal d'avantages qu'on n'aurait pas eus ; mais d'un autre côté, la CGT faisait respecter l'ordre. Il n'y avait pas de casse... jamais une devanture cassée... Y avait une conscience ouvrière qui était forte.



Le débrayage

(sans date, acrylique, support : papier glacé d'un ouvrage « détourné », 11,5 x 15,0 cm



Lancements

(sans date, acrylique, support : carton 65 x 170 cm)

Question : Combien de temps restez-vous aux Chantiers ?

De 1971 à 1985. Je reste charpentier tôleier. Sauf qu'à la fin, on nous avait proposé, pour nous faire patienter avec le licenciement, des reconversions internes. On devenait tous menuisiers. On apprenait à faire les cabines de paquebot. Et un jour, vers 84-85, il arrive des gens, des technocrates, pour nous faire des fichiers pour savoir ce qu'on était susceptibles de faire dehors. Entre nous, on se disait : « *Qu'est-ce que tu vas dire ?* ». « *On va dire menuisier, on est bien* »... Et puis y avait un, il s'appelait Chabat, il avait les dents écartées, une tête comme ça... Il était immense. Il met les deux poings sur la table. Y avait le mec en face, il lui dit :

- « *C'est quoi la question ?* » .

- « *Qu'est-ce que vous voulez faire plus tard ?* »

- « *Gynécologue. Marque, marque* », il lui disait. « *Tu as marqué ? Gynécologue* ». « *Je commence les cours quand ?* ».

Nous, on rigolait tous derrière. Ils ont pris leurs affaires et ils sont partis. Et c'est lui qui était dans le vrai, parce que tout ça, c'était du bidon.

Question : Comment se passe la fermeture des Chantiers ?

En 85, ils ont viré les premiers qu'il fallait bien virer. Alors, c'est un truc que je ne devrais peut-être pas dire ici... je ne sais pas... parce que bon, le temps a passé... Le syndicat CGT a obtenu énormément pour la classe ouvrière... Je le reconnais. S'il n'y avait pas eu ce syndicat, les salariés auraient été peut-être de moitié... N'empêche, n'empêche que tout ça, ça a été grâce au combat, mais grâce aussi à une certaine collaboration entre le syndicat, la direction des Chantiers et le gouvernement... quand même. Y a une sorte de petite trahison...

Question : C'était quoi le « donnant-donnant » ?

Par exemple, pour les licenciements, on a demandé au syndicat de voir qui il fallait virer en premier. Le patron n'a pas voulu se mouiller. Moi, bien sûr, ils m'ont mis dans la première palanquée. Le truc positif, c'est que la classe ouvrière, grâce au syndicat, elle est sortie grandie du chantier mais après... on ne peut pas en vouloir aux dirigeants du syndicat... c'était quoi ? Le combat total ? Y aurait eu des centaines de morts parce qu'il y avait des têtes brûlées qui étaient prêts à mourir... Je crois qu'ils n'ont pas eu tort... Y a pas eu de morts.

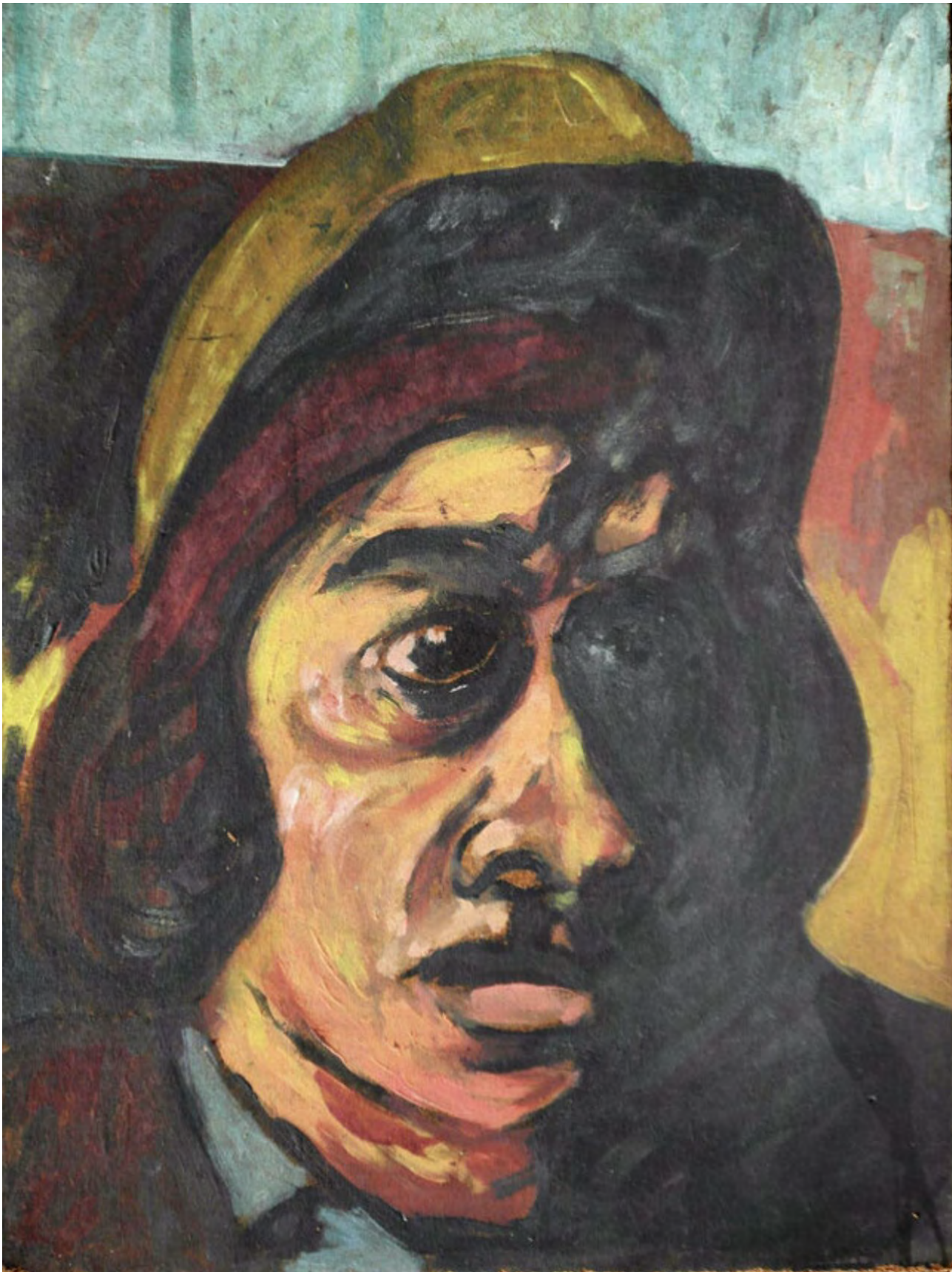
Question : C'est à ce moment-là qu'ils proposent à ceux qui sont licenciés une reconversion ? Comment ça se passe ?

Il fallait qu'on trouve un métier de notre choix. C'est nous qui décidions.

Question : Comment savoir quand vous avez fait le même métier toute la vie ?

Alors voilà, ceux qui avaient toujours fait le même métier, qui n'avaient pas fait autre chose, les pauvres, ils disaient : « *Pareil* », dans la continuité des travaux manuels.

Moi, ça a été vite fait – je crois que je suis le seul - j'ai dit « *Je veux une reconversion aux Beaux-Arts de Toulon* ». J'ai décidé de peindre les ouvriers. Je savais déjà que ça me prendrait des dizaines d'années... Mais je ne pouvais pas prendre n'importe quelles études. Je ne pouvais pas faire seulement « Arts ». J'ai préparé un DNAT, diplôme national d'arts et techniques – là aussi, je n'ai pas pu aller jusqu'au bout... Moi, l'examen, je suis mort. C'est bizarre... Je suis une personne un peu bizarre. J'ai peur de devenir fou. C'est ma hantise, ça... de perdre ma raison. J'ai plutôt tendance à m'identifier, moi, aux marginaux, aux pauvres, aux minables, aux ratés...



(sans date, acrylique, support : aggloméré, 73 x 53 cm)

Question : Pourquoi, à votre avis, cette empathie pour les pauvres, les ratés ?

Parce que je suis issu d'eux et en plus, au niveau de mon enfance et tout... moi j'ai l'impression de pas pouvoir tout contrôler... C'est difficile d'être sûr de pas perdre la raison, un jour.

Question : Comment se passe la reconversion ?

Chez les ouvriers, le salaire était maintenu pendant trois ans ou alors on prenait la prime. Par contre, chez les ingénieurs... Vous savez, l'usine, avant d'être fermée, elle a été divisée par deux. Pas cons... Ils ont mis tout ce qui était valable dans une entreprise qui s'appelait CNIM¹⁵ et tout ce qui n'était pas bon, dans les Chantiers. Et les ingénieurs se sont fait virer des Chantiers, ont touché la prime et sont entrés au CNIM. Ils se sont gavés, les gars... Y a ceux qui savent, qui ont le pouvoir. Et quand t'es au bas de l'échelle, tu subis. Et le syndicat n'a rien dit non plus.

Question : Que découvrez-vous en entrant aux Beaux-Arts ?

Je suis parti trois ans aux Beaux-Arts de Toulon... Et c'est là que j'ai rencontré Mattio, le professeur. Je crois que ça l'a ému... il a compris beaucoup de choses... Pas comme le directeur. Il m'a fait mal... parce qu'il savait d'où je venais... On m'avait demandé de faire une liste de ce dont j'avais besoin comme matériel : rotring... j'avais tout demandé. Je l'ai portée au directeur pour qu'il la signe. Et vous savez ce qu'il m'a répondu, le mec – il a eu la chance de tomber sur moi - ? « *Je ne mange pas de ce pain-là* ». J'étais le relent... Vous savez, ces anticommunistes... ce n'est pas lui qui payait mais ça le faisait chier de donner son aval... Il me cataloguait.

Question : Comment vos camarades réagissent lorsque vous leur dites que vous partez aux Beaux-Arts ?

Alors vers la fin, on ne s'est même plus vus... Y a eu une coupure. Le licenciement, c'est affreux parce que... on est complètement disloqué, on explose en vol... chacun chez soi... on ne se voyait plus. Vous vous rendez compte qu'il y avait les flics à l'entrée du Chantiers. Ceux qui étaient encore « Chantiers », ils avaient reçu un badge à la maison et pour entrer dans les Chantiers, il fallait avoir un badge. Et c'était les flics qui filtraient. Et nous, les quatre cent quatre-vingt, on pouvait plus rentrer – avec l'aval du syndicat qui a accepté ça... Y a eu une collaboration. Peut-être pour éviter des morts...

Question : Vous entrez aux Beaux-Arts mais vous savez dessiner.

J'avais déjà peint... Quand j'étais plus jeune, c'était la barque de pêche, le mas provençal... Comme je ne pouvais pas jouer au foot, je dessinais toute la journée. Dès que j'ai commencé à connaître le monde ouvrier, j'ai peint des ouvriers. Quand je rentre aux Beaux-Arts, j'ai déjà trente ou quarante peintures... mais ce n'était pas encore bien défini... Le 1^{er} janvier 85, je me suis mis à peindre sans m'arrêter... c'est quand ça a été liquidé que j'ai dit : « il faut que je les fasse revivre ».

Question : Et pourquoi continuer à peindre les ouvriers ? On peut se dire : « Vous tournez la page, donc les Chantiers, c'est fini »...

Ils m'ont tellement marqué, je ne pouvais pas faire autrement. Et puis je me sentais investi. Voilà... j'étais rentré là et j'avais tout perdu, tout ce que j'avais fait, pour rien... la Révolution - l'échec. Ou alors, il fallait faire autre chose et c'est là mon idée de génie pour survivre : « *Tu vas raconter tout ce que tu as vu* », pour faire avancer la cause de la classe ouvrière.

Question : C'est-à-dire ?

D'en parler comme j'en parle, avec ma peinture, en montrant que c'est des hommes, de chair et d'os, pas simplement des numéros de matricules. J'avais le n° 6285G. C'était mon numéro. Ils les attribuaient à l'embauche. Ça servait à reconnaître les ouvriers... on avait une carte que l'on devait montrer si un ingénieur ou qui que ce soit nous la demandait.

Les ouvriers, moi, je les fais revivre grâce à mon vécu... c'est ce monde-là qui m'a tellement bouleversé. Quand je les ai vus au chômage, les types en pleurs... Il faut le vivre. Si tu n'as pas quelque chose qui te noue le cœur et qui te fait exploser, tu ne fais rien... Ça devient presque mystique. Dix-huit mille pièces sur le monde ouvrier, c'est unique, je crois. Comme là, il y a un type qui vient d'exposer sur Toulouse. C'est un grand peintre, c'est indéniable. Le problème chez lui, c'est qu'il n'a pas mon vécu... Il essaie de donner un sens à sa création - qui est superbe – mais il n'y a pas, comme dirait Bergson, ce supplément d'âme. Picasso, il s'en est un peu passé de ça ; il s'en

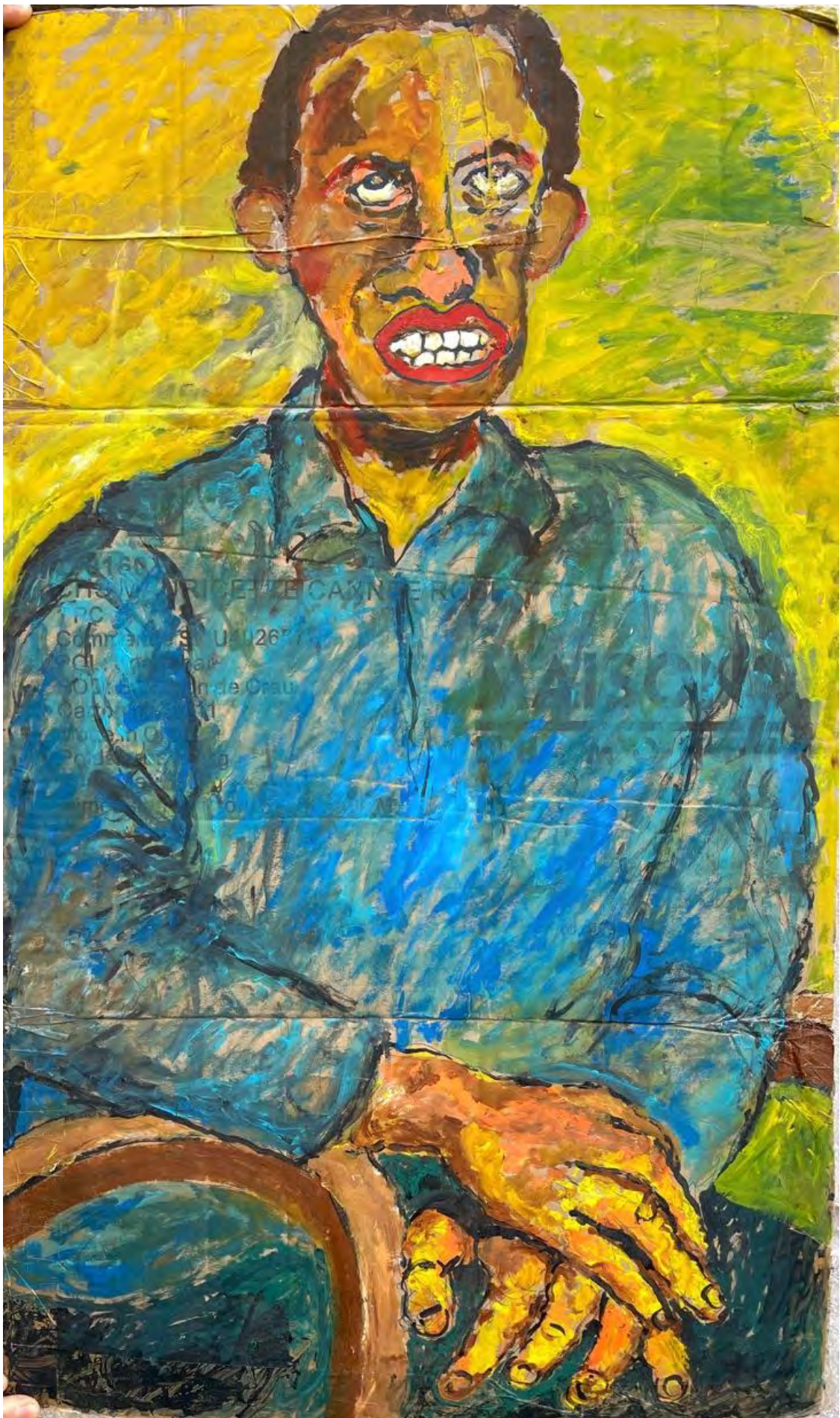
¹⁵ Constructions navales et industrielles de la Méditerranée.

foutait... quoiqu'il a fait Guernica... C'était un être exceptionnel... Mais quand on voit les peintures de Soutine, on voit très bien que le type, il souffre. Quand il peignait les bouchers... Il avait des ulcères à l'estomac et il souffrait en permanence. On le voit dans sa peinture. Il faut qu'il y ait un vécu. Les expressionnistes allemands dénonçaient le système et Vermeer, aussi... qui ne raconte rien... c'est gentil, bien fait... mais peindre pour faire ça... On avait dit à Beckmann de réaliser une peinture retraçant la guerre de 14-18 – côté allemand – à la manière de David – tout est beau, grandiose...- et lui, il a fait une peinture où l'on voit les boyaux... c'était ça, la guerre de 14-18... Il faut dénoncer ce qui ne va pas dans la société, donner des perspectives aux gens. Le peintre doit être un éclairé. C'est comme un écrivain. C'est pour ça que j'ai fait de la bande dessinée : Ziggourat¹⁶, Poumons d'acier¹⁷ - les gars sont morts par centaines de l'amiante et on disait que les Chantiers, c'était le poumon de la ville -, Les gratteurs de rouille¹⁸, en hommage à mon père.

¹⁶ Alain Boggero a construit sa bande dessinée (en couleur) en partant de scènes de tableaux de Brueghel. Il « *sort des éléments du tableau pour les faire vivre* », suivant les mots de l'auteur.

¹⁷ *Poumons d'acier*, 2007, bande dessinée en noir et blanc.

¹⁸ *Gratteurs de rouille*, 1994.



Le repos du guerrier

(sans date, acrylique, support : carton 93 x 55 cm)

La peinture est un cri. Il faut que tout de suite, ce que tu as à dire soit dit. En principe, je ne retouche jamais. C'est à prendre ou à laisser. Quand tu commences à figoler, déjà tu triches. C'est de la peinture de salon. C'est dur de peindre comme si tu criais... un cri, ça ne dure pas. Il faut que ça prenne. On peut crier sa colère en peignant. Ça ne m'empêche pas d'aimer Veermer ou Soulage... mais ils ne disent rien... ils ne gênent pas, ils ne prennent pas parti.

Jusqu'à ce que je rencontre Tardy, je croyais que le BD, c'était réservé aux enfants... C'est dommage que Van Gogh ait commencé par peindre les mangeurs de pommes de terre, qui est une peinture sociale, pour finir par des tournesols. Il a un peu renié ses engagements.

Aux Beaux-Arts, on t'apprend à faire de l'art pour l'art. Moi je ne suis pas contre... La perspective, on peut la donner avec des couleurs, et pas simplement avec les lignes de fuite. Ça, on te l'apprend aux Beaux-Arts. Tu apprends tes gammes. Mais après, il faut dépasser tout ça. Moi, ce que je fais, c'est composer.

Ces treize années vont servir à alimenter ces milliers de peintures que je vais réaliser au fil du temps... Comme le facteur Cheval, je savais que ça allait durer des années. J'ai peint plus de dix-huit mille pièces. Y a même des tickets de métro. J'ai peint mille trois cents tickets de métro.



Alain Boggero dans son atelier, 118 rue Dragon, dans le sixième arrondissement de Marseille – Photo JJ Germain

Question : C'est d'ailleurs l'une de vos particularités, car vous ne peignez pas sur des toiles...

Je peins sur des affiches Decaux, des publicités de magazines, des contreplaqués... C'est en arrivant, en 1998, à Marseille que je commence à peindre sur les cartons. A la Seyne, il n'y avait pas de cartons dans les rues. Je peignais sur du contreplaqué qu'un menuisier me donnait.

Il faut dire que les gens de l'art brut m'aiment bien... Tous ces exclus, c'est la même mouvance... Ils sont plus ou moins atteints... Ils peignent à l'instinct. Le facteur Cheval fait partie de cette mouvance : il n'avait aucune culture artistique, aucun principe révolutionnaire... rien. Tandis que moi, contrairement à eux, j'ai un idéal révolutionnaire.

Question : Pourriez-vous décrire votre peinture ? Moi, ce que je peux en dire, sans être du tout une spécialiste, c'est qu'il y a quelque chose d'instinctif et de très brut au sens où elle accroche...

Rien qu'à m'écouter, en m'entendant parler, les gens pourraient deviner comment je peins. Y a une osmose entre ma façon de parler, de bouger et ma peinture.

Question : Vous peignez les ouvriers et une représentation du monde du travail. Tout à l'heure, vous avez pris l'exemple des mains de cet ouvrier. Pouvez-vous le raconter ?

Je venais d'arriver aux Chantiers. On mangeait tous les midis... c'est pour ça qu'on s'en sortait, d'ailleurs, parce qu'il y avait des convivialités énormes. On s'arrêtait à 8 h 10, 8 h 15 et on finissait à moins vingt.

Y avait toujours un délégué, quelqu'un pour allumer le feu et préparer les grillades. Le monde ouvrier savait s'arranger pour arriver à récupérer de l'exploitation. Parce que s'il avait fallu attendre le grand soir... Et je me suis retrouvé assis à côté de ce vieux qui allait partir à la retraite. Il prend son sandwich... ses mains, c'était des sculptures, on aurait dit des sculptures de Rodin. C'était des mains monumentales... monumentales. Et à partir de là, j'ai dit : « *Putain, les mains, c'est énorme... c'est des outils... les mains, c'est primordial chez l'individu* ». Aucun prof ne m'a appris à dessiner les mains comme ça. Parce que moi, elles sont monstrueuses mes mains... ça n'existe pas dans la nature. Ingres, lui, il a rajouté des vertèbres à sa Vénus¹. On a cette force, les artistes, d'accentuer les choses, de les modifier.



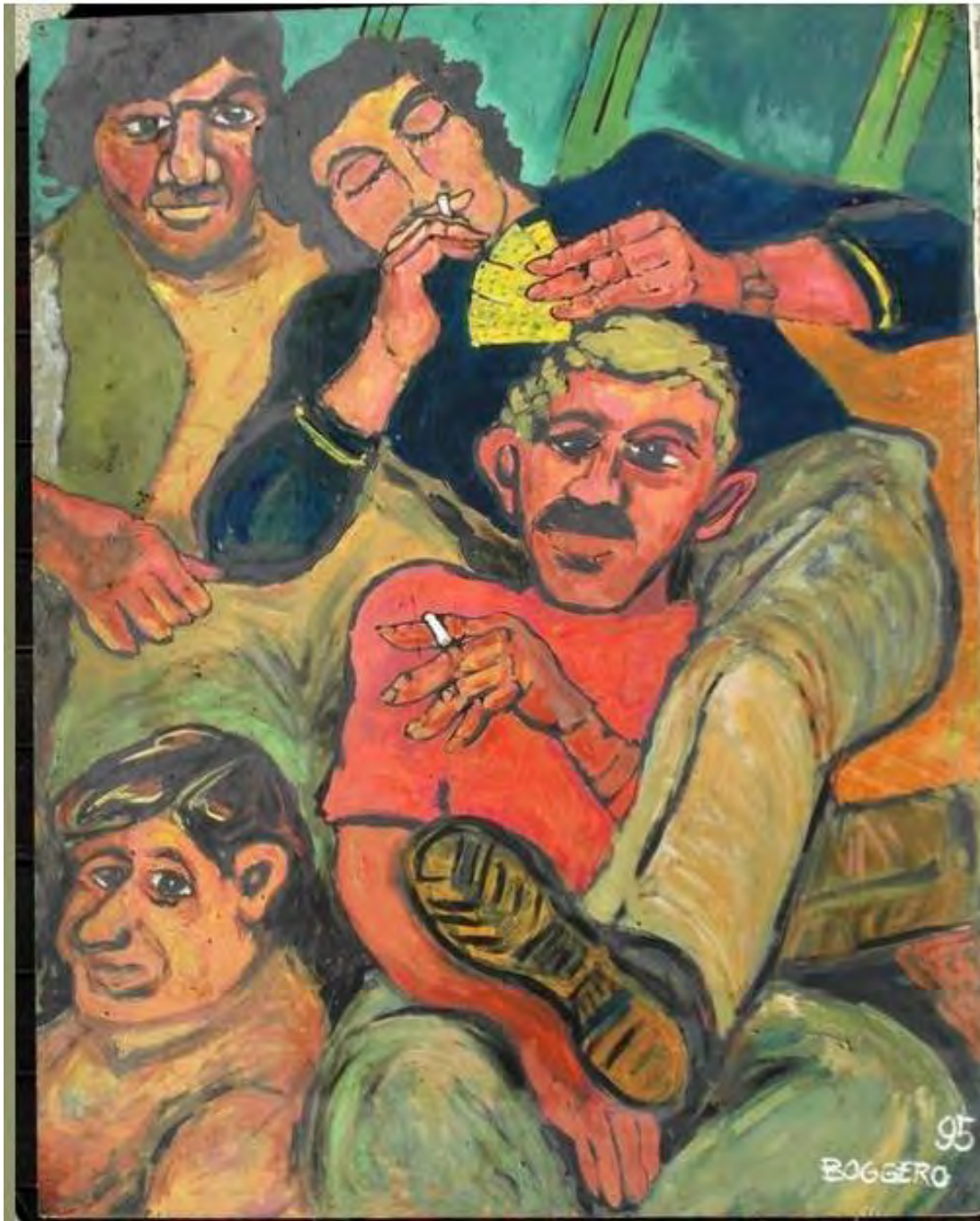
Regardez mes mains

(sans date, acrylique, support : carton 90 x 91 cm)

¹ Dans son tableau de femme nue « La Grande Odalisque » peint en 1814.

Question : Vous peignez à partir de vos souvenirs des Chantiers ?

Honnêtement, j'ai mes souvenirs dans la tête, ça c'est clair... L'hiver, quand on rentrait, c'était éclairé pour pas qu'il y ait d'accidents... on avait conscience que l'on était dans un milieu extraordinaire, par sa grandeur... six mille types qui étaient là... Un bateau, c'est une ville. Je ne pensais pas que j'allais peindre à partir de ces photos... et puis c'est venu après. J'ai bien des centaines de photos que j'ai prises quatre/cinq ans après être entré aux Chantiers, en 1971, quand je commençais à connaître les gens. J'utilisais aussi des photos qui traînaient dans les bureaux, dans les salles de réunion. Les ouvriers, moi je les montre à l'arrêt ; je ne les montre pas souvent au boulot parce que je les aime quand ils se reposent, mes personnages, quand ils arrêtent de travailler. Ils ne posaient pas. Ils me voyaient avec l'appareil et ils faisaient les cons. Je faisais des photos pour la mémoire collective.



Occupation du Fairsky²
(1995, acrylique, support : carton fort, 114 x 89 cm)

² Dernier bateau construit dans les Chantiers de la Seyne-sur-Mer.

Sur la photo, on est dans la nef sud, là où je travaillais. Tout le long, on voit un vestiaire qui donnait sur l'atelier. Il est environ 8 h 20. On est au moment du casse-croûte.



Les quatre soudeurs

Photos : fonds Boggero

L'hiver, on est sous les blocs, derrière le brasero. Tous les ateliers avaient des gros bidons. On faisait des trous, on mettait des palettes. L'hiver, y en avait un ou deux étaient chargés de l'alimenter en permanence. Quand tu travaillais à côté du brasero et quand le chef d'atelier n'était pas là, les gars restaient cinq-dix minutes pour se réchauffer puis ils retournaient au travail. On se mettait le dos au feu pour ne pas se brûler. Y en a qui cuisinaient des côtelettes. C'était sympa. Les ouvriers, ils vont à l'essentiel, dans l'amusement, dans les loisirs... c'est plus profond, c'est plus vrai.



Le brasero

(sans date, acrylique, support : cartons assemblés 56 x 116 cm)



Des ouvriers heureux

(1994, acrylique, support : contreplaqué, 89 x 114 cm)



Les soudeurs

Photos : Alain Boggero

Là, il y a quatre charpentiers tôliers et un soudeur, à gauche, en bleu pour le protéger des bêtugues. Les autres portent des gris de chauffe, plus épais car ils coupent le métal. Ils sont sur un bloc ; ils sont appuyés sur le garde-fou. Ils tiennent des baguettes de soudure. Les charpentiers tôliers pointent

Question : C'est-à-dire ?

Quand tu mets une cloison, il faut qu'elle tienne. Ils mettaient quelques points de soudure pour que ça tienne, pour que le soudeur, derrière, il puisse finir.

Je les ai peints plus tard.

Question : Pourquoi critiquez-vous les photographes ? Qu'est-ce vous leur reprochez ?

La photo, c'est facile. Il ne faut pas la comparer à la peinture. On peut prendre deux mille photos dans la journée ; on ne peut pas faire deux mille peintures. Et le sujet, il est tout fait, il est tout donné. Quand il y a une femme nue, on ne sait pas si c'est la femme qui est belle ou si c'est la photo. Les photos sont belles pourquoi ?... parce que le sujet, il est beau. Comparer ce travail à celui d'un peintre... ma foi, non, y a des limites. Mais en même temps, je suis obligé de reconnaître que sans photographe, je ne pourrais presque pas travailler. Si je n'ai pas un support photo... parce qu'en plus, ça m'éveille, ça me donne des idées... ça me rappelle des trucs aux Chantiers. J'ai besoin de la photo, j'ai besoin des photographes mais il ne faudrait pas qu'ils se comparent aux peintres... Mais il y a des types qui voient ce qu'il faut prendre, ils le sentent... c'est vrai. Ça, il faut le reconnaître.

Question : Alors, vous détournez le matériel, comme les flyers, que vous utilisez pour peindre. D'abord par manque de moyens – parce que ça coûte cher. L'un de vos personnages est en relief parce que vous avez utilisé des serviettes en papier ou encore de l'enduit. Est-ce que vous pouvez m'expliquer ?

Je récupérais tout... Mon seul souci, c'était de détourner le flyer... J'en ai peint sept ou huit mille. Ce qui m'intéressait, c'est ce que je pouvais récupérer au niveau des formes et des couleurs. Quand une couleur m'intéressait, qu'il y avait des écrits à droite et à gauche, je couvrais ce qui ne m'intéressait pas par des personnages et je gardais le reste. Je récupère tout... les revues où on voit des personnages qui ont des attitudes. À un moment donné, y avait l'anniversaire de Malraux, et Malraux, c'était une gestuelle fantastique... On voit plusieurs photos... Alors Malraux, il ne m'intéresse pas. Je lui mets le costume d'ouvrier ; les mains, je les garde... j'ajoute un marteau... C'est pour ça, des fois, je critique les photographes mais je me sers des photos. A la Criée³, y en avait partout, des flyers, ça traînait. Il suffisait de se servir. Le voleur de flyers...



« Triptyque 7 »

(sans date, acrylique et enduit, support : flyers assemblés)

Ici, c'était facile d'utiliser ce flyer car il y avait juste quelques mots écrits. La Criée m'a téléphoné pour me prévenir qu'il restait des flyers. Je suis arrivé avec deux grands sacs que j'ai remplis. Ce noir était fabuleux. J'adorais ce noir. J'utilisais les flyers par économie, pour ne pas utiliser de la peinture. Je me disais : « *Tiens, je vais garder la couleur, là, et je vais transformer, mettre mon personnage tout en gardant la couleur...* ». J'économisais de la peinture et en plus j'utilisais le flyer. Je n'utilise pas de peinture à l'huile, que de l'acrylique. Ou alors, dans la rue, je m'arrête quand je vois des gens qui peignent les halls d'entrée. Souvent, ils me donnent des restes. Un jour,

³ Le théâtre national de Marseille dirigé par Macha Makeïeff. Alain Boggero y a exposé, du 24 septembre au 18 octobre 2017, une partie de ses œuvres. Le nom de l'exposition était « Voleur de flyers ».

j'ai trouvé du rouge. J'ai fait des centaines de peintures où il n'y a que du rouge. Il était venu un journaliste de FR3 ; il m'a dit : « *C'est bizarre, ça, d'un coup, tout ce rouge* ». J'ai dit : « *Vous appellerez ça ma période rouge !* ». Pareil pour la couleur jaune citron. J'ai trouvé un pot et pendant deux, trois mois, je n'ai fait que des peintures jaunes. Voilà. Et l'enduit, pareil. Je me suis dit : « *Ça va donner du relief* ». J'ai trouvé ça intéressant.



Tryptique 1

(sans date, acrylique et enduit, support : flyers assemblés)



Deux filles de la Navale

(sans date, acrylique, support : affiche type abribus, 176 x 120 cm)

Question : Et les collages ? Lorsque nous sommes allés dans la galerie du Cours Estienne d'Orves⁴, à Marseille, il y avait plusieurs tableaux réalisés avec des collages. Est-ce que vous pouvez expliquer ?

Alors ça, c'est encore plus formidable... il suffit d'acheter un pot de colle... quoique, si je peux l'avoir gratuitement, y a pas de problème... J'utilise aussi les journaux gratuits. Je les mets à tremper dans l'eau ; après, je les trempe

⁴ Alain Boggero expose ses dernières œuvres (exposition permanente) à La Galerie, dirigée par Olivier Langevin, espace Verlaine, 33 Cours Estienne d'Orves, 13001, Marseille.

dans la colle et je façonne mes personnages avec ça. Avec différents matériaux : les serviettes de table que je trouve dans les vernissages... Je suis un peintre de la récupération. Je m'approche de l'Arte povera⁵.



Les chalumistes à l'arrêt

(œuvre peinte entre 2017 et 2018, acrylique et collages, support : carton, 96 x 163 cm)

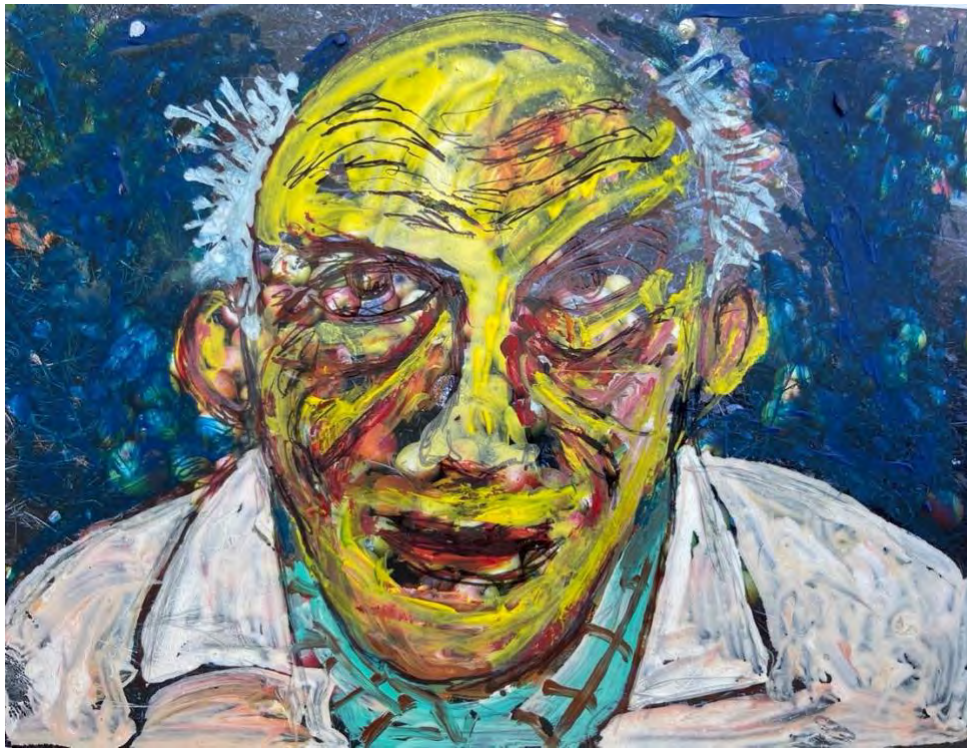
Question : Parmi toutes vos œuvres, laquelle vous marque ?

Je ne peux pas le dire... Un jour, un responsable culturel – qui n'a que le nom - m'a dit : « *Tous les peintres, dans leur vie, ils ont détruit la moitié de leurs œuvres. Il faudrait que vous détruisiez la moitié de votre travail* ». Il n'avait rien compris.

Question : Vous m'aviez parlé, tout à l'heure, d'un tableau qui avait été acheté et que vous aimeriez bien récupérer...

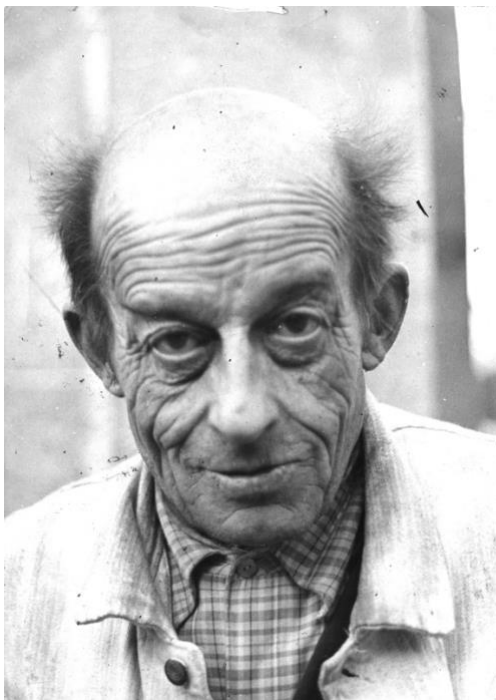
Parce que c'était le premier... J'ai peint le personnage le plus misérable des chantiers. Je crois que c'est lui que j'ai le plus peint... On l'appelait l'Américain parce que dans le passé, il avait vécu en Amérique. Il avait fait un peu du cirque et alors il se tordait complètement...

⁵ Né en Italie au milieu des années 60, les artistes utilisent des matériaux pauvres comme du carton même une salade, pour soustraire leurs créations à la logique du marché. « Il s'agit en effet pour l'Arte Povera d'œuvrer pour un retour aux gestes primaires de l'artiste et d'effectuer ainsi une "déculcation" de l'art, refusant les conventions traditionnelles de la création esthétique, à commencer par le langage codé de la peinture et la sculpture. », Giovanni Lista (1998), « l'Arte povera ou l'actualité de l'art », *Ligeia* 1 N° 25-28, n° sp. sur l'Arte povera, 224 p., p. 27-28, p. 27.



L'Américain

(sans date, acrylique, support : papier glacé d'un ouvrage « détourné », 11,5 x 15,0 cm)



Photos : fonds Boggero

Question : Il était contorsionniste ?

C'est ça. Pour un paquet de P4⁶, il nous faisait le spectacle. On lui demandait de faire le con. On se moquait mais tout le monde l'aimait bien... il n'aurait pas fallu le toucher. Il ne parlait jamais... c'était un type qui ne parlait pas. Il ne savait pas lire, ni écrire. Le premier tableau que j'ai fait, c'est L'Américain. Il était payé à nettoyer les blocs - les morceaux de bateau. Et quand c'était fini, y avait plein de bouts de baguettes de soudure, de poussière... et

⁶ Paquet de quatre cigarettes que l'on trouvait alors en vente.

tout ça. Alors lui, il rentrait dans les blocs et nettoyait tout. Une fois, il s'était endormi dans un bloc. On l'a retrouvé à bord. On le cherchait partout... il dormait. C'est un personnage... la dernière roue du charreton... Personne ne l'emmerdait. Il mettait le temps qu'il fallait... C'était la mascotte. Une fois – j'étais en train de prendre des photos des copains - on le voit au-dessus du bloc. Y a un qui dit « *Putain, il va sauter, il va se tuer* ». On a cru que c'était un suicide... Il avait mis une échelle autour des bras et il mimait l'oiseau... sur le bloc, comme ça... Il courait et il mimait l'oiseau... À un moment donné il s'arrête, et j'ai pris une photo. Et à partir de la photo, j'ai fait un tableau où on le voit qui fait le con.



Photo : fonds Boggero

Question : Quel regard portez-vous sur votre travail ?

Si un jour ça venait à marcher, si un jour, on pouvait dire : « *Oui, Boggero, ce qu'il fait, il fallait qu'il le fasse. Ces trente-six ans - quarante ans dans pas longtemps - de travail... Il fallait qu'il le fasse, parce que voilà ce que ça a donné* », ça serait formidable pour moi...

Sur l'œuvre d'Alain BOGGERO :

BOGGERO, Éditions Autres temps, 1997, 61 p., préface de Gérard Blua

Alain BOGGERO, *La Navale vivra*, Le Factotum, 2010

Principales expositions :

2006, artiste invité de la Biennale d'Art Singulier d'Aubagne

2007, participation à l'exposition collective *Et voilà le travail !* organisée par la galerie du Conseil général des Bouches-du-Rhône à Aix-en-Provence.

2009, exposition à la Cité Radieuse de Le Corbusier à Marseille (Le Factotum).

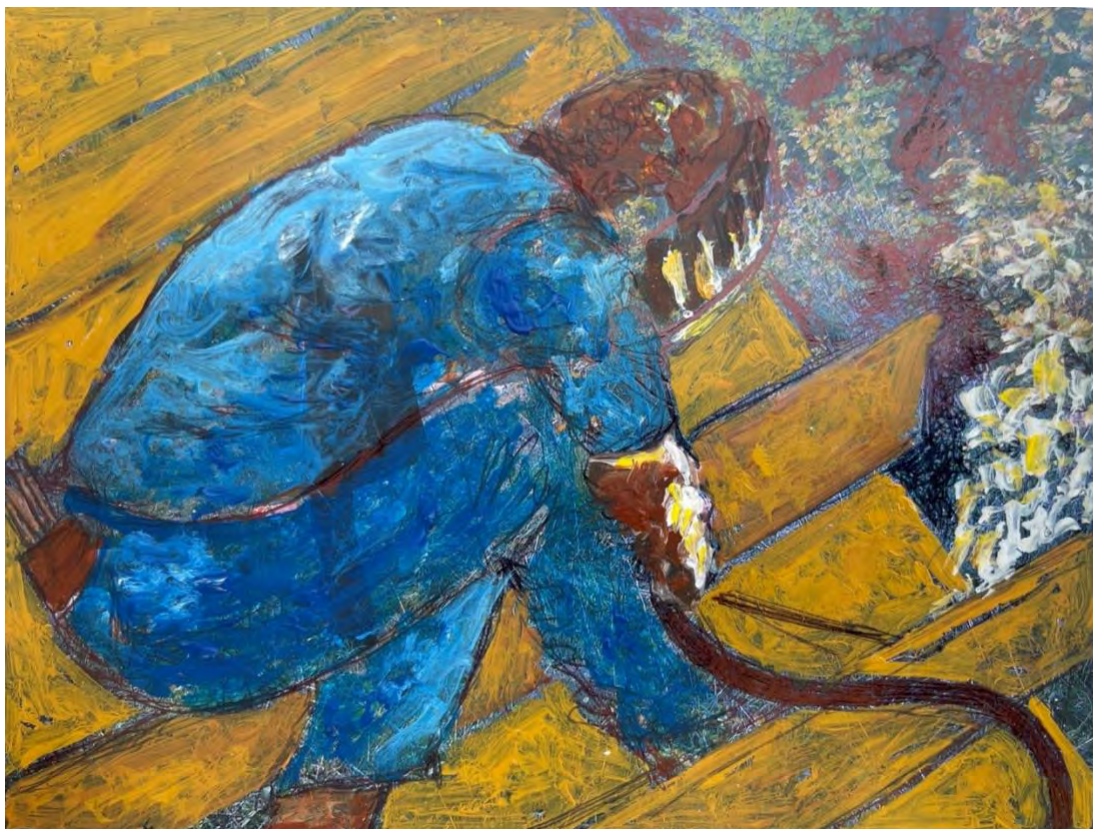
2017 (24 sept.-18 oct.), *Voleur de flyers*, La Criée de Marseille

2021, La Galerie, espace Verlaine, 33 Cours Estienne d'Orves, 13001, Marseille



Têtes d'ouvriers

(1994, acrylique, support : flyers assemblés, 83 x 60 cm)

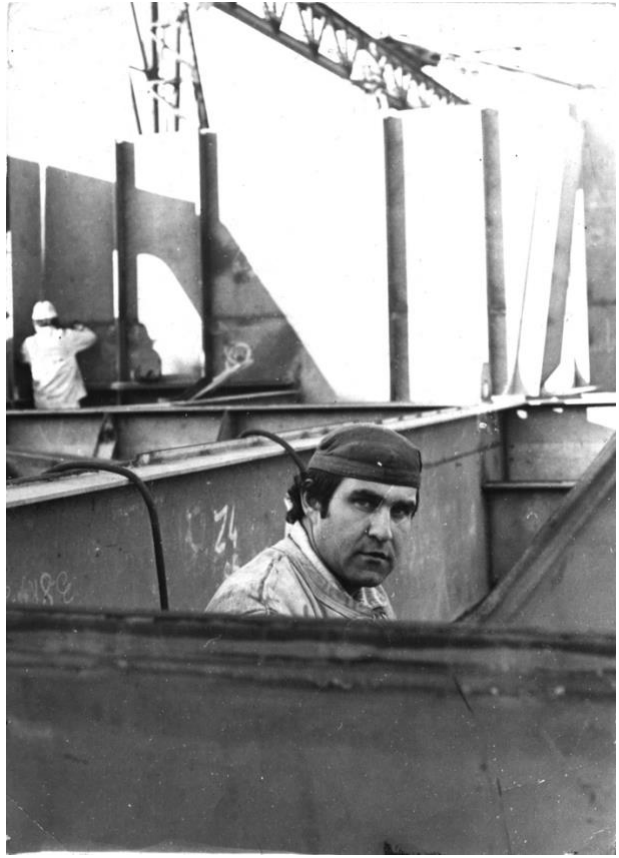


Le soudeur à l'arc

(sans date, acrylique, support : papier glacé d'un ouvrage « détourné », 11,5 x 15,0 cm)



Photos : fonds Boggero



Photos : fonds Boggero





Photos : fonds Boggero

Heureux !
(1994, acrylique, support : contreplaqué, 60 x 42 cm)



Assemblée générale

(sans date, acrylique, support : drap, 160 x 270 cm)



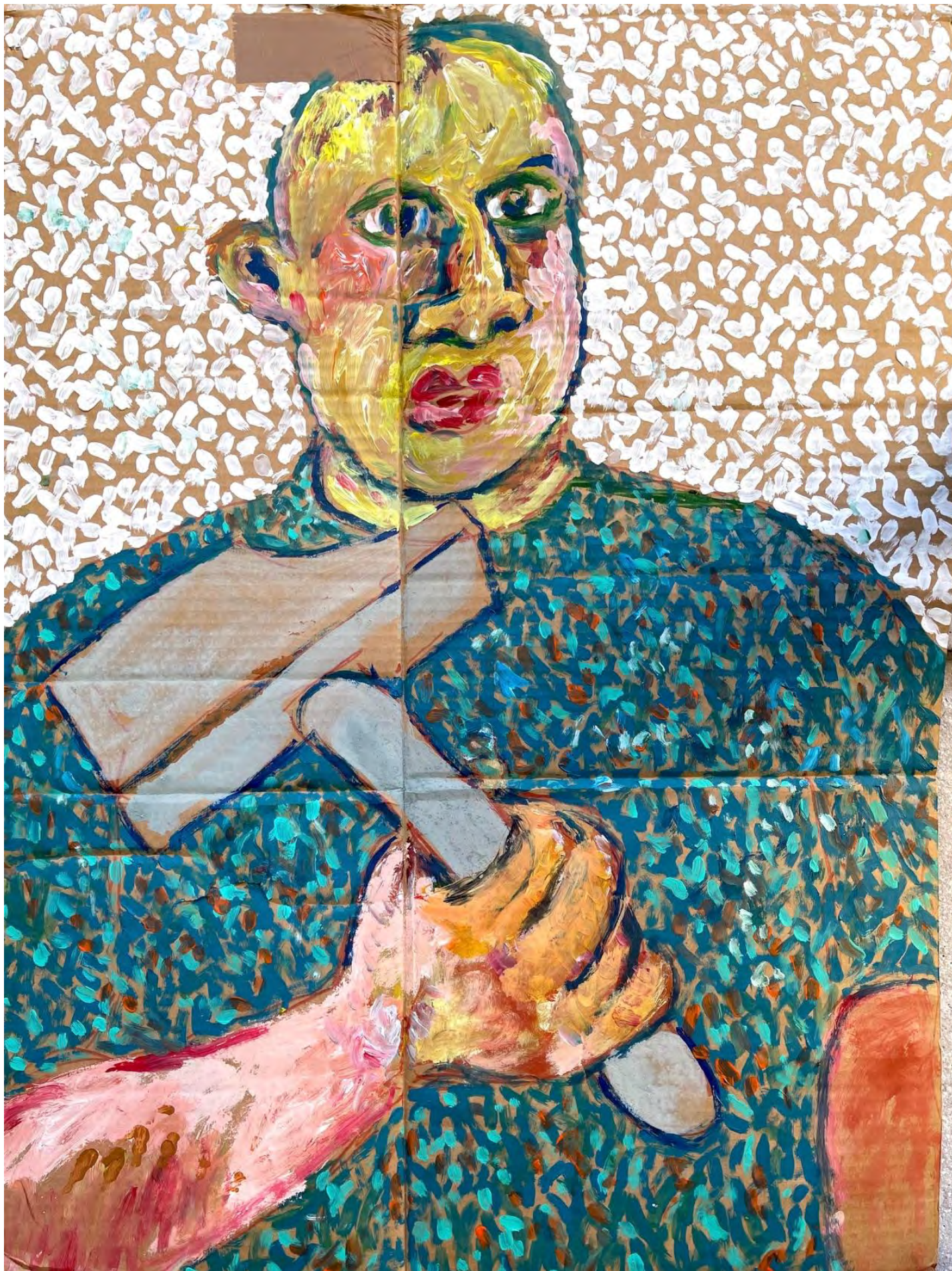
L'accolade

(sans date, acrylique, support : carton 65 x 71 cm)



Les manasses

(sans date, acrylique, support : carton 153 x 87 cm)



L'homme au marteau
(sans date, acrylique, support : carton 79 x 64 cm)



Saluda !

(sans date, acrylique, support : carton 70 x 96 cm)



Cris de révolte

(sans date, acrylique, support : cartons assemblés 58 x 175 cm)



Les trois de la Navale

(sans date, acrylique, support : cartons assemblés 80 x 136 cm)



Œuvre sans nom, peinte en 2017, acrylique, support : intercalaire



Abîmé

(sans date, acrylique et enduit, support : flyers)



Le ballet des ouvriers

(sans date, acrylique et enduit, support : flyers assemblés, 21 x 44 cm)



La danse des marteaux

(sans date, acrylique et enduit, support : flyers assemblés, 21 x 44 cm)



Tryptique 2

(sans date, acrylique, support : flyers assemblés)



Tryptique 3

(sans date, acrylique et enduit, support : flyers assemblés)



Tryptique 4

(sans date, acrylique et enduit, support : flyers assemblés)



Polyptyque 1

(sans date, acrylique, support : flyers assemblés)



Belles gueules

(sans date, acrylique, support : flyers assemblés)



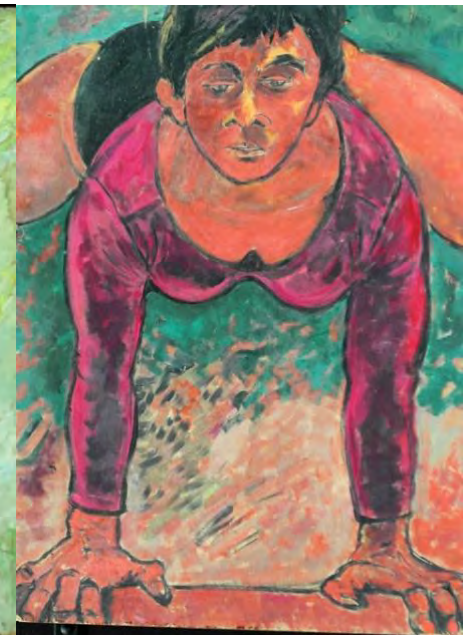
Basketteur, 1996, acrylique, support : aggloméré 15 mm, 95 x 6



Haltérophile, 1996, acrylique, support : aggloméré 15 mm, 95 x 68



le joueur de pétanque, 1996, acrylique, support : aggloméré 16 mm, 93 x 66



Gymnaste, 1996, acrylique, support : aggloméré 14 mm, 95 x 68



L'uppercut, 1996, acrylique, support : aggloméré 17 mm, 94 x 66



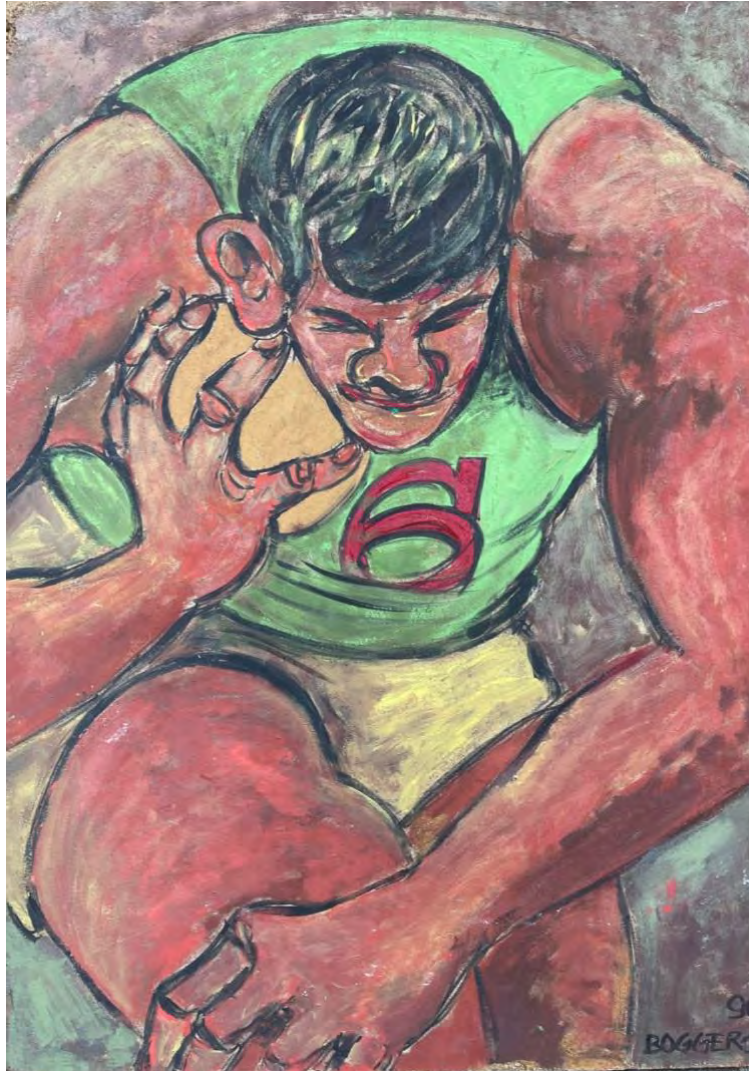
Quatre boules de cuir., 1996, acrylique, support : aggloméré 15 mm, 95 x 6



La ping-ponguse., 1996, acrylique, support : aggloméré 15 mm, 95 x 68



Le départ., 1996, acrylique, support : aggloméré 16 mm, 93 x 66



Le lancer du poids, 1996, acrylique, support : aggloméré 15 mm, 95 x 68



Panier I, 1996, acrylique, support : aggloméré 14 mm, 95 x 68